

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



L'Adoration des Bergers.

(Tableau de Bouguereau.)

LE TERROIR



PURE ET FORTE

UN NOUVEAU BREUVAGE PARFAIT

Bière CHAMPLAIN Spécial

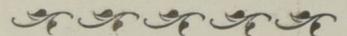
EN DEHORS DU "TRUST"

L'Essayer... c'est l'Adopter. .!



**PAYSAGE ET SCÈNE DU
TERROIR**

Les travaux domestiques de nos fermières ne sont pas, parmi les produits du terroir, les moins appréciés dans une salle d'exposition.



À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

**CHEMIN DE
FER
NATIONAL
DU
CANADA**

LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-colons et wagon-première. Excellent service de wagons-refectoires.

Départ de Québec à 1 h. 20 p. m. pour raccordement à Montréal avec le "Continental Limitée."

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC. QUE.

CANADIEN NATIONAL

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VII

QUÉBEC, DECEMBRE 1926

No 8



Joyeux Noël à tous



La terre est blanche, le ciel criblé d'étoiles et les cloches carillonnent joyeusement dans la nuit bleue.

L'unanime concert des choses concourt vers un effet intense de poésie grandiose qui ne cessera jamais de nous enchanter. Car nous aimons Noël à tous les âges de la vie.

Les rêves affluent dans les petites têtes bouclées quand, le soir de la Nativité, les petits, après avoir disposé avec tant de confiance et de foi, souliers et bas, s'allongent en se faisant tout grands sous les tièdes et moelleuses couvertures des petits lits. L'aurore du lendemain ouvre une vision d'heureux jours pendant lesquels les jeunes vivent dans le miracle et dans l'inouï.

Le Noël mystique de l'enfance est le plus beau des Noëls ! . . .

Quand il est parvenu au sommet de la vie, l'homme fête encore Noël. Mais son âme est moins émue. Trop souvent l'espérance ne lui prête plus ses ailes et n'enlumine plus son cœur. La vie ne lui apparaît plus, hélas ! comme un royaume dont il sera le roi. Les travaux et les besoins sont nombreux. Il attend le bonheur de la libération de ses misères. Noël est trop souvent pour lui le prétexte d'un joyeux et bon repas.

Le Noël de l'âge mur est le plus terne des Noëls . . .

L'homme a maintenant accompli sa rude tâche et a atteint le terme de la route. Les cheveux sont blancs et ses forces sont débiles. Noël est alors la plus joyeuse des fêtes pour lui parcequ'il est la fête du foyer dont il est le patriarche. Elle résume pour lui la fête de l'enfance, la fête de la famille, la fête de la vieillesse. Noël est à l'année ce que la vieillesse est à la vie. Et le déclin de l'homme est beau quand il lui est permis, le matin de Noël, de caresser les boucles blondes de nombreux petits enfants.

Le Noël des vieillards est le plus doux des Noëls ! . . .

A tous les lecteurs et lectrices du Terroir dont la famille est déjà, nous sommes si heureux de le constater, une véritable famille canadienne-française, c'est-à-dire nombreuse, nous souhaitons le plus heureux des Noëls : le plus beau aux petits aux boucles blondes ou brunes ; le moins terne au roi déchu du royaume de la vie ; le plus doux au patriarche à mèches blanches de nos foyers !

Et, comme dans quelques jours le sablier de l'année va se vider pour se remplir de la vie nouvelle d'une autre année, à tous, que cette dernière soit, selon la bonne formule canadienne : "une bonne, heureuse et sainte année" !

LA DIRECTION.



Paysage et scène du terroir à l'époque des "fêtes."

D'UN MOIS À L'AUTRE

Il n'y a pas que les incendies qui détruisent nos forêts ; il n'y a pas non plus que l'exploitation forestière sans contrôle, Bien d'autres causes, si elles ne sont pas directement destructives, ont pour effet d'arrêter la croissance d'arbres qui seraient, plus tard, utiles à la nation. L'on parle déjà, dans notre jeune pays, de reboisement ; que ne commence-t-on d'abord à arrêter le déboisement.

Il est vrai que l'on a fait, de ce côté, jadis, quelques tentatives, et nous savons qu'il existe dans les statuts provinciaux de Québec une loi qui défend de couper les jeunes arbres pour fins d'ornementation, certains grands jours de fêtes. Mais cette loi n'a pratiquement, croyons-nous, jamais été appliquée.

Mais nous serions curieux de savoir si cette loi s'appliquait aux arbres de Noël ; dans l'affirmative, il serait à souhaiter qu'on l'exhibât de nos statuts et qu'on la mit en pratique d'une façon très sérieuse. Car là est surtout le mal qu'il faudrait arrêter. Que l'on coupe ici et là quelques centaines de jeunes sapins pour baliser des chemins et les rues, par exemple, le Jour de la Fête-Dieu, le mal n'est pas bien grand et le Dieu de la Nature laurentienne est assez généreux de ses dons pour nous récompenser au centuple de ce sacrifice, demandé à nos forêts pour honorer l'Eucharistie.

Mais il s'exerce, à l'époque de Noël, avec les Etats-Unis un commerce dont les conséquences peuvent devenir désastreuses et dont les profits, en tout cas, sont loin de promettre une compensation aux pertes qu'il provoque pour plus tard. Nous voulons parler du commerce des arbres de Noël.

Nous demandons l'embargo sur nos jeunes sapins comme on l'a établi sur notre bois de pulpe et sur notre énergie électrique.

L'autre jour, dans un journal local, nous lisions cette petite communication de quelqu'un de Beauce Jonction, laquelle peut se passer de commentaires " Nous sommes dans un lieu où nous voyons mieux que tout autre la dévastation de nos forêts car, à Beauce Jonction, tout le trafic du Québec Central passe par ici. Cette année, les Américains, nos voisins, vont nous râfler 80 à 100 chars d'arbres de Noël. Est-ce raisonnable de voir détruire nos forêts de la sorte ? On s'occupe de planter, ici et là, dès arbres qui, cinquante fois sur cent, périssent la première année et on laisse des centaines de mille petits sapins et épinettes aller orner les demeures de nos voisins qui, eux, viennent chercher ces arbustes pour cinq à dix centins et les vendent \$1.00 l'unité. Il faut espérer qu'un pareil gaspillage sera arrêté."

Quatre-vingt à cent wagons d'arbres de Noël, seulement du côté d'un coin de la Beauce... Cela n'est-il pas de

nature à nous faire réfléchir ? Et ce commerce s'exerce ailleurs aussi en grand, doit-on craindre.

Un de ces jours derniers, un magistrat de Québec a même eu à juger une cause où il s'agissait de la vente d'une soixantaine de wagons d'arbres de Noël provenant des environs de Québec, plus précisément, pour une partie de ces arbres, du moins, de Saint-Gérard-Majella. Un cultivateur de cette paroisse réclamait d'une compagnie qui avait acheté ces soixante wagons d'arbres de Noël une somme de \$80.00 qui était la part qui lui revenait sur la vente.

Cela démontre que ce commerce est très florissant et que plus il prospérera, plus nos forêts en souffriront.

*
* *

L'hiver nous ayant forcé de délaisser les joutes de base-ball, les jeunes et aussi les vieux se lancent dans celles du hockey et il se trouve que l'on décore les deux manifestations de l'expression de " sport national ". Quand arrive le temps de la Crosse, c'est encore un sport national. Il semble que plus l'on parle de ces exercices sportifs, moins l'on s'entend sur le sens exact de cette expression de " sport national " et pourtant l'on s'entendrait assez facilement si l'on prenait la peine d'aller au fond des choses en cherchant la signification exacte du mot. Pour être national, il faudrait non seulement qu'un sport soit général par toute la nation, mais ait pris son origine au pays même. Tel est loin d'être, en particulier, ce jeu qu'on appelle la Crosse puisqu'il n'est connu et pratiqué que dans certaines de nos grandes villes et que les jeunes gens de nos campagnes l'ignorent à peu près complètement.

Nous comprenons que notre sucre d'érable est peut-être un sucre national — s'il est permis d'appliquer ce qualificatif à ce produit, — parce qu'il est presque exclusivement tiré de notre sol et que l'on aime à en manger dans les plus grandes villes comme au fond des campagnes les plus reculées. De même la soupe aux pois peut être qualifiée nationale, puisque c'est un mets qui peut bien rivaliser avec la choucroute allemande, le macaroni italien ou le couscous arabe. Mais personne n'osera qualifier de nationale une chose qui n'est connue que du quart de la population.

Veut-on entendre que la Crosse, — pour y revenir, — est un sport national parce qu'il remonte aux premières années de la colonie française en Amérique, alors que les sauvages, si l'on en croit les mémoires de Nicolas Perrot, les Relations des Jésuites et le Père Charlevoix, auraient pu lutter à ce jeu avec n'importe quel club champion

d'aujourd'hui? Dans ce cas, ça aurait un peu plus de bon sens.

Quani au base-ball il mériterait plus le qualificatif en question et il le mériterait même exclusivement s'il était d'origine canadienne et non américaine; nous voulons dire s'il n'était pas de création venant en droite ligne des Etats-Unis. Il n'y a pas à douter de son expansion chez nous et de ce côté le jeu est bien national. On peut dire, sans exagération, que l'on compte présentement des clubs de base-ball, non seulement dans nos villes, mais dans quatre-vingt-dix pour cent des paroisses de la province de Québec, et, en particulier, de notre district de Québec. On signale, en effet, des clubs dans des paroisses de colonisation où l'on a toutes les peines du monde à trouver le champ nécessaire à la pratique de ce sport et où l'on court la balle à travers les souches. Dommage qu'il nous vienne des Américains, ce jeu serait bien national.

Mais le hockey? Il est aussi répandu et, de plus, il nous semble bien d'origine canadienne. Nos champs de glace sont là pour proclamer l'origine canadienne du hockey. Alors, ce serait là, exclusivement, notre sport national. Que vous en semble?

* * *

On vient de nouveau de soulever la question des réparations à faire à la citadelle et aux vieilles fortifications de Québec. On sait que le sujet a été maintes fois agité en ces deux ou trois dernières années et la population de notre ville espère toujours que l'on finira par en venir à une entente; car il y aurait là, en effet, une question d'entente entre la cité de Québec et le gouvernement fédéral. Cette fois le maire serait en correspondance sérieuse avec les autorités de la Milice et de la Défense Nationale.

On veut, au moins, conserver la citadelle de façon qu'elle devienne les Quartiers Généraux du Gouverneur du Canada qui y viendrait, comme jadis, chaque année, quelques semaines. C'est un excellent prétexte.

Il était de tradition, autrefois, que le gouverneur du Canada venait, pendant l'été, et, souvent, en hiver, s'établir à la citadelle, qui se transformait, pour cette circonstance, en une sorte de petite cour qui souvent avait un aspect des plus brillants. Rien n'était plus de nature à cimenter la bonne entente entre les deux races du Canada que les réceptions qui se donnaient dans les immenses salons de la citadelle où les représentants des deux sociétés anglaise et française, même du dehors, se coudoyaient et parlaient les deux langues officielles du pays.

D'ailleurs, il n'y a pas là qu'une question sociale. Le patriotisme bien compris a son mot ici. Il faut que demeurent et, par conséquent, que soient entretenues décemment la citadelle et nos vieilles fortifications. Il y a bien assez que dans le passé l'incurie et des problèmes d'affaires mal posés nous aient fait supprimer la plupart de nos vieilles portes historiques, trois de nos Tours Martello et bien d'autres vieilleries, il est vrai, mais combien précieux souvenirs! N'allons pas continuer ce qui se passait au

cours du dernier quart du siècle dernier et qui faisait dire à Faucher de Saint-Maurice écrivant en 1879 dans un rapport qu'il adressait à l'honorable Henri-Gustave Joly, alors premier ministre et commissaire des Travaux Publics: " Depuis 1864, le vieux Québec s'en va. Pendant ces quatorze années (de 1865 à 1879) on a eu la manie de détruire tout ce qui donnait un cachet d'antiquité à notre ville. On a abattu nos portes malgré la protestation de tout ce qui, dans la province de Québec, était une autorité en art, en histoire et en bon goût."

Quelque chose, heureusement, a survécu à ce vandalisme dénoncé par l'auteur de Tribord à Babord; que l'on conserve, au moins, ce qui nous reste. Quand, sous prétexte de faire des affaires " à la moderne " on aura tout détruit du vieux Québec, que restera-t-il d'intéressant à voir à Québec et à présenter aux nombreux étrangers qui viennent nous visiter non pas toujours pour nos beaux yeux et nos excellentes liqueurs, quoiqu'on dise?...

* * *

Les rues québécoises ne sont pas toujours bien nommées et nous en avons souvent des preuves. Il ne se passe guère d'années que le Conseil de Ville ne soit appelé, par une requête de citoyens, à changer le nom de telle ou telle rue; et c'est comme une protestation populaire, intermittente, contre les noms baroques ou sans signification dont sont affublées encore trop de nos rues. L'on vient justement de demander à notre Idilité d'enlever à deux rues du plus populaire quartier de la ville les noms de " Massue " et de " Sauvageau " qu'elles portent pour les baptiser des noms " des Oblats " et " Mazonod ".

Personne n'aura rien à dire, au contraire, contre ces deux derniers noms proposés. On sait et l'on saura, du moins, ce qu'ils veulent dire et ils confèrent un honneur mille fois mérité à la vaillante Congrégation des Oblats de Marie Immaculée et à leur saint fondateur.

Au contraire, que voulaient dire Massue et Sauvageau?

Cette question délicate du nom des rues de Québec s'est souvent présentée à cause de l'agrandissement progressif de la ville. L'on n'a jamais cru, semble-t-il, que la dénomination des rues, ruelles, avenues, places publiques avait quelque importance. On avait tort, assurément. Les noms des rues doivent évoquer des pages d'histoire des villes; ce sont des traits de leur physionomie. Les modifier en leur enlevant leur sens historique ou leur donner des noms qui ne signifient rien, c'est atteindre leurs habitants dans leur sensibilité et dans leur patriotisme.

Le meilleur système, croyons-nous, dans la dénomination des rues, c'est de prendre l'histoire pour base. L'idéal de ces noms c'est dans l'histoire qu'il se réalise. Sachons donc toujours choisir de beaux noms historiques; c'est une façon d'évoquer les grands événements de notre histoire et de ressusciter de belles figures. Les conseils de ville ont cherché trop souvent à " tartempionner "

nos rues en leur donnant des noms insignifiants quand ils n'étaient pas tout à fait baroques.

Malgré un commencement d'épuration très méritoire, nous avons encore à Québec un grand nombre de rues dont les noms ne veulent pas dire grand'chose même aux yeux de ceux qui savent sur le bout de leurs doigts la petite histoire locale. Quelques-uns de ces noms sont respectables, nous le confessons, mais ils n'ont pas de droits bien établis encore à l'immortalité, du moins, de nos jours. Plus tard, l'histoire aura son mot à dire et ceux qui viendront après nous jugeront. Ainsi, qu'est-ce que veulent bien dire des noms de rues comme Corinne, Cook, Fleurie, Henderson, Octave, Renaud, Vallières, Dauphine, Lacrcix, Lafrance, Rioux, Trudel, Conroy, Boileau, Gignac et tant d'autres? Qu'est-ce que veulent aussi dire ces noms Côte-de-la-Negresse, Côte-à-Coton? Clief View? Nous avons, par exemple, une rue Fleurie où l'on ne voit pas un seul arbre et où il n'y a pas un pouce de terrain où peut s'épanouir une fleur. A moins que l'on ait voulu l'appeler Fleury. Mais en l'honneur de quel Fleury?

Il y aurait assurément un autre "grand'ménage" à faire dans l'appellation des rues québécoises.

* * *

L'hiver québécois semble décidément arrivé mais non sans moult hésitation. Peut-être même que ce n'est pas vrai encore. Pour le moment, personne n'est fâché. L'on s'accommode aussi bien de l'hiver que de n'importe quelle autre saison d'une façon générale et le "voici l'hiver et son triste cortège" du poète est devenu aujourd'hui presque de la légende. L'on tend de plus en plus à transformer l'hiver en la saison des plaisirs et des amusements par excellence; la pénitence même n'y a presque plus ses droits et l'on saute par dessus le carême sans s'en apercevoir.

C'est que notre Hiver canadien a été trop longtemps un grand méconnu, un incompris dans le groupe de saisons. On l'a trop souvent représenté comme un monstre multi-forme. La vérité, c'est qu'il est un peu ce monstre mais seulement quand il n'est pas encore tout à fait l'Hiver, quand tout n'est que brouillard et humidité, qu'il n'y a pas suffisamment de neige pour protéger le sol et assurer les prochaines fécondations; alors tout va de mal en pis par la faute de l'hiver qui tourne au fadasse, à la mi-saison.

Il ne faut pas cependant d'exagération ni de fausses couleurs pour exalter l'hiver ni de distribution de faveurs sous de fausses représentations. Notre hiver ne court aucun risque de se faire voir tel qu'il est en réalité. Il lui faut l'équité dans la critique et la mesure dans l'admiration.

Quoiqu'il en soit, l'on se prépare activement à Québec, au prochain Carnaval. Plusieurs grands projets d'amusements et de sport sont présentement à l'étude. Il faut

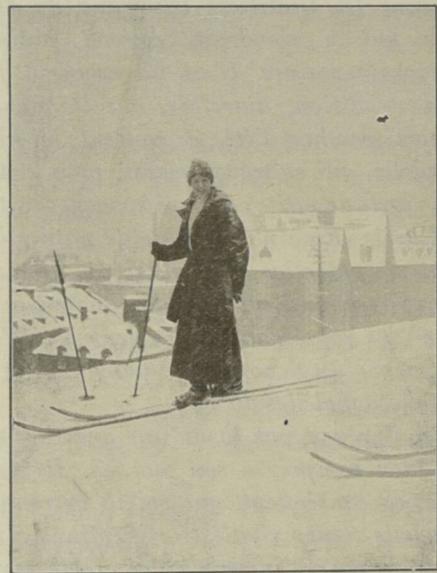
souhaiter le succès de l'ensemble. Les organisateurs reçoivent force suggestions. Allons-y, c'est le temps.

Nous savons qu'il y aura, encore cet hiver, des statues de glace et des courses de chiens. Soit... Au sujet des statues de glace, nous avons déjà suggéré d'en rompre la monotonie en les alternant avec des statues de neige colorée tel qu'en faisait, pour le carnaval de 1880, un sculpteur sur bois québécois, Louis Jobin, dont nous avons déjà parlé.

Quant aux courses de chiens, ce n'est plus là vraiment du nouveau et le plaisir de ce sport n'est pas, à la vérité, de nature très populaire. A part le départ des équipages qui est sans émotion pour les quelques spectateurs qui y assistent et l'arrivée qui est pénible pour ces derniers, atroce pour les chiens, la course se fait sans beaucoup de témoins, étant donné qu'elle s'accomplit dans un rayon d'une quarantaine de milles.

Que ne ressuscite-on les anciennes courses en raquettes telles que les décrivait, quelque part dans ses Mémoires, le célèbre navigateur Bougainville, qui fut officier de Montcalm pendant la Guerre de Sept Ans. Il parle de ces courses qui avaient lieu à Détroit entre Canadiens et sauvages. La course était d'une demi-lieue seulement, aller et retour. Il y avait des paris considérables et Bougainville parle d'un Canadien du nom de Campeau qui était le plus célèbre coureur de ce temps-là. Une demi-lieue! tout le monde pouvait voir, au moins. Il n'est plus question d'équipages de chiens qui parcourent un trajet de trente-cinq à quarante milles, n'ayant pour témoins, la plupart du temps, que les arbres et les rochers qui bordent la route.

Damase POTVIN.



Paysage et scène du terroir. — Les extrêmes se touchent; il faut les sports pour les chutes. (Courtoisie du Pacifique Canadien.)



AU PARNASSE CANADIEN



NUIT DE NOËL

*Bientôt vous sonnerez, cloches de mon village
Des Noël, trop j'yeux en vs airains vibrants,
Et v'us m'appellerez dans un doux verbiage
Mais je n'entendrai pas vos échos délirants.*

*Ces Noël rajeunis qu'en gammes cristallines
Vous jetterez épars en des vivats d'espoir
Ne viendront pas rouler leurs ondes argentines
Dans mon âme indolente en ce trop bruyant soir.*

*Car je serai si loin dans la ville étrangère
Où la foule tressaille au son de ses beffrois !
Les rires et les chants me seront funéraires
Lorsque j'évoquerai mes Noël d'autrefois.*

Jovette-Alice BERNIER.

AVE MARIA

(On a trouvé dans un album cette poésie de Mgr D. Racine, premier évêque de Chicoutimi. "C'est bien la seule poésie de Mgr Racine dont j'ai jamais entendu parler", écrit M. le chanoine Huard, à l'Alma Mater de Chicoutimi.)

*Je vous salue, ô divine Marie,
Vous qui réglez sur la terre et les cieux,
Dont la puissance est des peuples bénie,
Dont la beauté rayonne dans tous les lieux.
O fille de David, ô vous pleine de grâces,
Le Très-Haut, le Seigneur est toujours avec vous.
Le nom de tout mortel près du vôtre s'efface.
Car vous êtes bénie entre toutes et tous.
Jésus est votre Fils, oui, vous êtes la Mère
Du Messie annoncé, du Christ libérateur,
De celui qui pour nous a bu la coupe amère ;
Et votre fils, Vierge, est le fils du Seigneur.
Dieu ne peut refuser rien à votre prière.
Intercédez pour nous, refuge des pécheurs,
Maintenant, mais surtout à votre heure dernière
Et tournez vers le ciel nos regards et nos cœurs.*

BLUETTE D'ARRIÈRE-SAISON

*Le firmament pâlit et la nue est grisâtre,
Mais les monts sont très bleus, d'un bleu froid et foncé ;
Si froidement foncé que seul le pur albâtre
Des neiges lui rendra ses tons du soir passé.*

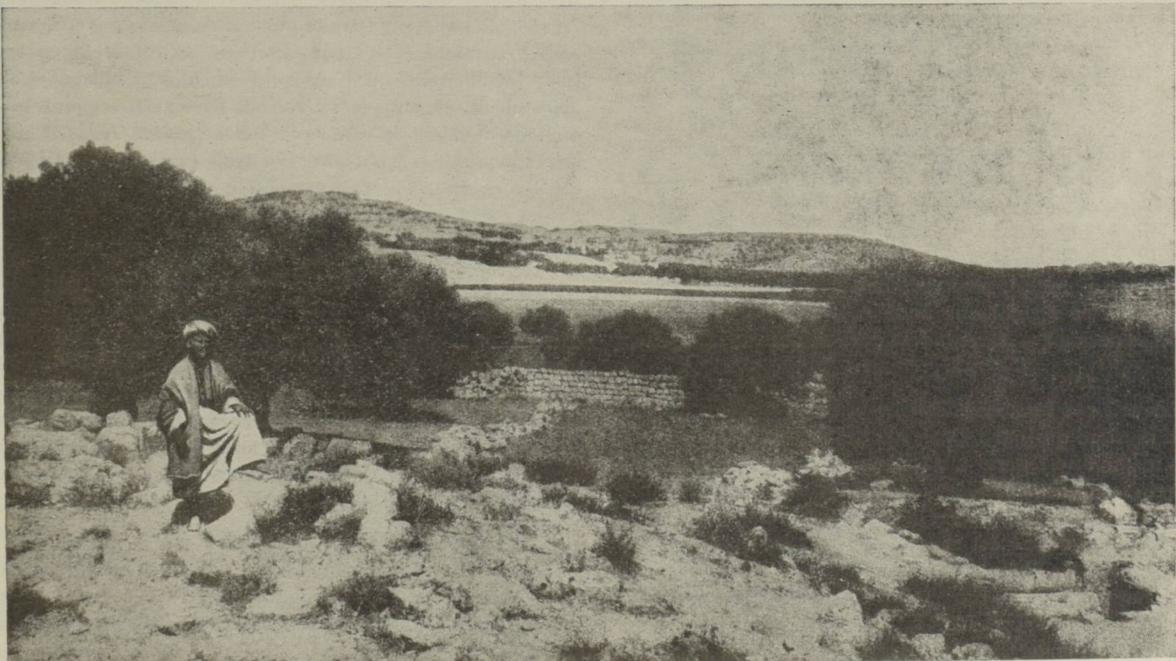
*Le profond Saguenay, non moins sombre et sévère
Que le ciel et les monts, lentement, tristement,
Descend le chemin creux, emmuré dans la pierre,
Où le reflet des caps paraît en mouvement.*

*Et le mirage aidant, on dirait une foule
Se dirigeant en deuil au voisin champ des morts !...
Les beaux jours ont vécu !... L'herbe que mon pied foule
Fait pour se redresser d'inutiles efforts.*

*Plus de chani au bosquet, plus de rire en la plaine !
La nature agonise ; elle s'en va mourir
Dans ce morne décor... Quel œil verrait sans peine,
Sans un amer regret, l'amie ainsi souffrir ?*

*Grands cieux, oh ! préparez à la chère mourante
Un linceul. Qu'il soit blanc et doux et moelleux ;
Afin que demeurant paisible, dans l'attente
Des renouveaux futurs, elle repose mieux.*

S. T.



Le champ des bergers, situé à une couple de milles à l'est de Bethléem. C'est là, d'après la tradition, que les anges apparurent et entonnèrent le "Gloria in excelsis Deo."

LES FÊTES D'ANTAN

UNE FÊTE DE NOËL AU CANADA EN 1669.— LE JOUR DE L'AN A QUÉBEC EN 1647
par A.-D. DE CELLES

Dans l'ensemble de notre vie nationale et la continuité de nos coutumes, il n'y a rien de plus touchant que les fêtes de Noël et du jour de l'An. Chacun amasse sur ce sujet son trésor d'impressions qui remontent jusqu'aux temps fabuleux de son enfance alors qu'il pendait, avec confiance, son bas dans la cheminée pour que le bon Jésus et non Santa Claus l'emplit de cadeaux à le faire éclater. Chacun de nous a pris part aux veillées de Noël, pleines de poésie, passées dans l'attente de cette messe qui commémore le plus grand événement dont la chrétienté garde le souvenir.

Il serait oisieux de revenir sur cette histoire toujours contemporaine, sur le spectacle sans cesse renouvelé des catholiques qui, sous le ciel froid de la nuit du vingt-quatre décembre, se dirigent, en longues files, sous les sonneries des cloches, vers l'église aux vitraux éclairés ; des petits enfants pâles d'émotion à l'idée de voir la représentation naïve de la Nativité, dans la petite crèche, imitée de celle de Bethléem ; et de ce tableau de l'aïeule, qui, appuyée au bras de son fils, s'achemine d'un pas lourd vers l'église, pour assister une dernière fois, dit-elle, à la messe de minuit, prophétie souvent répétée mais qui finit toujours, hélas ! par se réaliser.

Il me revient un souvenir de ces temps bien éloignés. De très jeunes enfants — mes compagnons — regardaient un soir de la messe de minuit la constellation des trois Mages, visible à cette époque de l'année. Il nous semblait que les étoiles planaient sur notre église, juste au-dessus de la crèche de l'enfant Jésus.

Et huit jours plus tard, c'est encore un spectacle familial — le premier de l'An — la fête des tout petits, que ceux dont l'ombre des jours s'allonge comme celles des grands arbres au coucher du soleil, ne peuvent voir sans mélancolie, tout en jouissant de la joie des enfants. Tous, nous avons vécu ces heures délicieuses des vieilles coutumes du premier de l'an qui font courir, dès le point du jour, les membres de chaque famille canadienne vers l'aïeul aux mains tremblantes pour recevoir sa bénédiction. Quel tableau ravissant que cette fête de famille faite de cordialité, de joie et de tendres épanchements, soulignés de baisers retentissants !

Il sera plus nouveau de faire passer sous les yeux des lecteurs de chez nous d'autres scènes moins connues, bizarres souvent mais pleines d'intérêt sous leurs tons violents et pleins de contrastes. Il n'est donc pas question de peindre à nouveau Noël dans le splendide décor des cathédrales, en présence d'une foule recueillie, instruite, résultante d'une civilisation intense, mais la Noël dans la simplicité la plus primitive et aussi la plus rapprochée de la nature et du mystère que cette solennité représente. La scène se passe au dix-septième siècle en plein pays sauvage. Le 24 décembre 1669, un Jésuite, le Père Enjalran, se trouvait à la mission de Saint-Ignace, sur le lac Michigan, et autant pour remplir un devoir cher à son zèle d'apôtre que pour être agréable aux Indiens, Hurons et Algonquins, de la région, il se décide à célébrer la fête de Noël dans cette solitude éloignée.

Quelle ne devait pas être, dans sa simplicité, la grandeur de cet hommage au mystère du jour ! Une pauvre chapelle où la pénurie de luminaire forçait le célébrant à n'allumer qu'un seul cierge, symbole pour ainsi dire de cette lumière du christianisme, si faible à son aurore et qui devait finir par éclairer le monde assis avant son apparition dans les ombres de la mort : ces populations primitives, frisonnantes, sous la parole de l'humble missionnaire dont la foi a dompté la sauvagerie native, tout ici concourt à donner à cette messe de minuit dans la forêt, un cachet imposant dans sa pittoresque sublimité ! Laissons maintenant le missionnaire nous décrire la fête de Noël à la maison de Saint-Ignace, dans son langage plein de candeur,

tel que nous le trouvons dans les Relations des Jésuites, répertoire inépuisable d'informations sur l'histoire de l'Église dans la Nouvelle France.

“ Tous nos sauvages, mais particulièrement les Hurons, font paraître qu'ils ont une estime particulière pour le mystère tout aimable de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'en ai vu donner de bonnes preuves à ceux-ci. Ils exhortaient eux-mêmes le Père longtemps avant la fête, de disposer toutes choses pour la faire célébrer le plus solennellement qu'on pourrait. Ils envoyèrent leurs enfants pour chercher ce qui pourrait servir à faire une grotte où l'on devait faire une représentation du mystère et je pris plaisir d'entendre une petite fille qui ayant porté avec grand soin un beau gazon, dit qu'elle l'avait fait dans la pensée et l'espérance qu'on coucherait sur ce gazon le petit enfant Jésus. Nos bons Chrétiens firent des préparatifs plus solides, car ils se confessèrent tous, et ceux à qui on permit de communier le firent fort dévotement à la messe de minuit.”

“ La grotte qui estoit fort dévote (dévotieuse) fut incessamment visitée et ce serait une chose fort longue mais très belle d'exprimer les sentiments des sauvages parlant au divin enfant. Pour le comble de leur dévotion ils souhaitaient que l'enfant Jésus leur fit grâce de leur rendre la visite estant porté par leur village, mais, comme ils croyaient s'en être rendus indignes par quelques choses qui s'estoit passées, ils tinrent de grands conseils, et prirent de grandes précautions pour obtenir cette faveur de leur missionnaire. La chose fut accordée et on l'exécuta le jour de l'Épiphanie d'une manière qui me paraît digne d'estre écrite, pour moi, j'en fus fort ému.”

N'est-il pas touchant de voir la dévotion des sauvages éveillée par la messe de minuit, implorer le missionnaire de leur donner un prolongement de la fête en mettant en action le récit biblique de la nativité : la visite des rois mages à Bethléem. Mais laissons la parole au missionnaire :

“ Ils voulurent donc pour l'exécution de leur dessein imiter ce qu'avaient fait autrefois ces trois grands capitaines étrangers (les rois Mages) qui vinrent reconnaître et adorer Jésus-Christ dans la crèche, et l'allèrent ensuite prêcher dans leur pays. Tous les Hurons et les chrétiens et les non-chrétiens se divisèrent en trois bandes selon les différentes nations qui forment leur village, et ayant choisi leurs chefs, chacun de sa nation, ils leur fournirent la porcelaine dont ils devaient faire un présent à l'enfant Jésus. Tout le monde s'ajusta le mieux qu'il pût. Les trois capitaines avaient chacun un sceptre en main où était attaché le présent et un beau tour de tête qui leur servait de couronne.

“ Chaque bande prit un poste différent, le signal de la marche leur ayant été donné au son de la trompette, ils écoutèrent ce son comme une voix qui les invitait d'aller voir et adorer un enfant-Dieu nouvellement né, et d'abord la première bande se mit en marche conduite par une étoile attachée sur un grand étendard de couleur de bleu céleste, et ayant en tête leur capitaine-devant qui on portait sa bannière. La seconde troupe voyant marcher la première leur demandèrent (tout haut) quel était le dessein de leur voyage et l'ayant appris ils se joignirent à eux ayant aussi pareillement leur chef en tête avec sa bannière.

“ La troisième troupe plus avancée sur le chemin, fit comme la seconde et l'une à la file de l'autre s'envinrent et entrèrent dans notre église, l'étoile arrêtée à la porte, et les trois chefs s'étant d'abord prosternés et ayant mis leurs couronnes et leurs sceptres au pied de la crèche de l'Enfant Jésus, ils firent leurs compliments et leurs présents à leur Sauveur faisant une protestation publique de la sou-

mission et de l'obéissance qu'ils voulaient lui rendre, demandant la foi pour ceux qui ne l'avaient pas, la protection pour toute leur nation et pour toute cette terre et enfin le priant d'agréer qu'on le porte dans leur village dont ils voulaient qu'il fut le maître. Je fus employé pour porter la petite statue du divin enfant qui était fort dévot. Je la tirai de la grotte et de son berceau, et la mis sur un beau linge, tout le monde parut touché, et courait à la foule pour voir de plus près le saint Enfant. Nos Hurons sortirent de l'Église dans le même ordre qu'ils étaient venus. Je venais après eux portant un grand étendard où était représenté l'Enfant-Jésus avec sa sainte Mère. Tous les Algonquins et particulièrement les chrétiens qui avaient été invités pour assister à cette action de piété venaient après et accompagnaient l'Enfant Jésus. On marcha donc dans cet ordre vers le village chantant les litanies de la Vierge, et on alla dans la cabane de nos Hurons où l'on avait préparé un logement à Jésus avec le plus de décence qu'on pût.

« Là, on fit des actions de grâces, et des prières conformément à leur dévotion, et le divin enfant fut reconduit à l'Église et remis dans la grotte. Les chrétiens Algonquins furent ensuite invités à un festin par les chrétiens Hurons où ils s'exhortèrent mutuellement à obéir à Jésus-Christ qui était maître du monde. »

Une danse suivit cette procession, ce qui pourrait choquer les idées de ceux qui oublient qu'à l'origine la danse fut un exercice religieux. Nous lisons dans l'Ancien Testament que les Hébreux dansèrent après le passage de la Mer Rouge pour remercier Dieu de les avoir tiré de la servitude et que David dansa devant l'Arche. Il est digne de remarque que ces populations primitives de l'Amérique, nos Hurons et nos Algonquins et les Juifs de l'antiquité honoraient Dieu sur ce point de la même façon. Laissons de nouveau la parole au missionnaire :

« Après ce festin où les Hurons ne mangèrent pas selon leur coutume, il s'en fit un autre en particulier pour tous les Hurons chrétiens et non-chrétiens, dressé par les officiers de tour et ce festin fut précédé d'une danse selon leur coutume, qui ne se faisait que pour le conjurer de la grâce qu'ils avaient reçue par la conduite que l'enfant nouvellement né avait rendu à leur village. Cette danse ne se fait que par les femmes, comme j'ai dit, qui se rangeant sur deux lignes parallèles aux deux côtés d'une cabane ayant en main une espèce de cliquette. Celles qui sont officières commencent la chanson et la danse. Elles ont quelques mots auxquels elles donnent un de leurs airs et qui sont les refrains de leur chanson que tout le monde doit répéter sur le même air, pendant que celle qui a commencé continue sa chanson, conformément aux paroles qui lui ont servi de refrain, variant néanmoins fort souvent l'air. Elle court et se remue entre les deux rangs d'une manière étrange, mais où il n'y a rien contre la décence, comme autrefois particulièrement dans ces occasions où ils (elles) prétendent honorer Dieu, et les autres répétant par certains intervalles les paroles qui servent de refrain et qui expliquent l'intention de celle qui danse, font sonner leur cliquette, remuent tantôt un pied, tantôt l'autre, par certaines mesures sans sortir de leur place. »

Cette page d'une si exquise simplicité, est comme un miroir où se reflète l'âme d'un saint. De cette narration pleine de candeur, rayonne une émanation de cette foi qui seule élève les hommes au niveau des grands périls et des grands sacrifices. Lorsque par la pensée on se représente ce pauvre missionnaire à l'autel, on le voit élevant les yeux au ciel comme pour chercher, au-dessus des ogives formées par les chênes de la forêt, ce Dieu invisible et présent dont il attend sa récompense. Et, c'est cette foi si puissante que des sectaires s'acharnent à arracher du cœur de la jeunesse ! Cependant, un poète cher à leur école, Victor Hugo, a dit un jour dans un vers superbe :

« Quand on ne croit à rien, on est prêt à tout faire. »

En entendant le R. P. Enjalran nous peindre la piété et la dévotion des Peaux-Rouges de façon à faire rougir la veulerie religieuse

des blancs, nous inclinons à croire à un excès de couleurs dans la description. Ému par son triomphe inattendu, tenant du miracle, le missionnaire n'est-il point porté à exagérer involontairement la transformation spirituelle de ses néophytes ? Il faut recourir au raisonnement pour bien se rendre compte de la conversion vraie des Indiens, laquelle, par sa spontanéité, rappelle le miracle de la prédication des Apôtres. Les croyances religieuses de nos sauvages reposaient sur les plus fantasques légendes et les plus invraisemblables chimères. Chez eux nulle conception de la divinité se rapprochant, même de loin, de la nôtre. Tout, pour les Peaux-Rouges, était dieu, surtout les esprits malfaisants qu'il fallait sans cesse apaiser pour détourner les coups de leur colère. Leur imagination voyait les éléments s'animer : le bruit des grands arbres de la forêt se courbant sous le souffle du vent, c'était la voix terrifiante des Manitous irrités ; le tonnerre, la grêle prenaient à leurs yeux la forme de manifestations de la colère des esprits mauvais. Dans la vie au milieu de la solitude, les effarements que leur causaient les signes du courroux surnaturel les tenaillaient sans cesse ; de cette terre, s'imposaient les sacrifices nécessaires pour fléchir les démons. Les croyances des sauvages, toutes bizarres qu'elles fussent, constituent cependant une bien forte preuve de ce besoin de croire qui tourmente l'homme éloigné des sophismes du scepticisme.

Aussi, lorsque la vérité évangélique frappa à sa base cet édifice d'erreurs informes, il croula au premier choc et sur ses ruines vint bientôt resplendir la lumière de la foi nouvelle. La doctrine révélée d'un Dieu, auteur de toutes choses, récompensant les bons et punissant les méchants, avec la sanction de la vie future, n'eut pas de peine à se substituer dans l'âme élémentaire du sauvage aux créations bizarres d'esprits délirants. Et par une relation naturelle de cause à effet, le Sauvage reconnaissant inclina son obéissance vers le représentant de la Foi nouvellement prêchée par le bon missionnaire.

* * *

Le Premier de l'An à Québec, en 1647

A côté de cette description des fêtes de Noël au fond des bois, à des centaines de milles de la civilisation, plaçons le curieux et amusant tableau du jour de l'An à Québec aux premiers temps de la colonie. Nous le trouvons dans le "Journal des Jésuites" où l'un des Pères de cette compagnie consignait les faits divers du jour même les plus insignifiants. On comprend que dans le grand isolement où se trouvaient les premiers colons réunis à Québec, les moindres événements prenaient de l'importance. En lisant maints passages du Journal, on a l'impression que l'on se trouve en face du premier essai de reportage canadien.

Donc nous voici au premier de l'an 1647 : voyons comment les autorités civiles et religieuses font échange de civilités et d'étrennes.

« Le 1er janvier je fus au deuxième coup de la messe saluer M. le gouverneur.

Les Hospitalières envoyèrent une lettre par M. de St-Sauveur et deux boîtes d'écorces de citron par un homme.

Les Ursulines, une lettre, un barillet de pruneaux, un chapelet et une image en papier, savoir, un Crucifix, un grand volume.

On nous envoya : M. le gouverneur, quatre chapons, deux oû-tardes, huit pigeon-neaux ; d'autres, d'autres volailles, environ 10 à 12. On dit à Vêpres les litanies du Nom de Jésus.

Le 2, nous donnâmes à dîner à M. de St-Sauveur, M. le Prieur et M. Nicolet.

On envoya à Sillery une outarde et quatre chapons.

Je donnai aux Hospitalières un livre du P. Bonnefons.

Aux Ursulines, un tableau de St-Joseph.

Sept ou huit paires de souliers sauvages à nos garçons.

A Pierre, un chapelet d'albâtre.

A M. de St-Sauveur, l'Évangile du P. de Montreuil, un pain de bougie et un canif.

A M. le Prieur, un pain de bougie.

A M. Nicolet, un petit pain de bougie.

A St-Martin, un pain de bougie, un livre spirituel : sçavoir l'Exercice du Chrétien, et un couteau à manche d'argent.

A M. Boutonville, Secrétaire de M. le Gouverneur, un chapelet musqué avec un Agnus Dei.

A M. de Champigny, musicien, un beau chapelet avec médaille et reliquaie."

Le premier de l'an 1649 ressemble à celui de 1647. La première entrée du jour nous révèle que dès ces temps éloignés, il y avait déjà des amis de la dive bouteille aux Trois-Rivières.

" Le 1er jour fut apportée la nouvelle des Trois-Rivières, de la suffocation en prison, de trois soldats, par la fumée de charbon et d'eau de vie : c'étaient des ivrognes, blasphémateurs et mutins. .

M. le Gouverneur envoya, le matin, son sommelier, apporter deux bouteilles de vin d'Espagne, un coq d'Inde, et un Agnus Dei.

Autant au Père Vimont et le double de vin d'Espagne au P. le Jeune.

Les Hospitalières nous envoyèrent un baril de vin d'Espagne et deux chapons.

Les Ursulines, rien ; mais leur ayant envoyé un couple de bouquets de fleurs aussi bien qu'aux Hospitalières, elles envoyèrent le soir, un chapelet avec une médaille en reliquaie.

Sur la fin de l'année et au commencement de la nouvelle, le froid fut excessif."

L'année suivante, mêmes étrennes avec quelques variantes. " Je donnai un petit livre à Mademoiselle la gouvernante et une croix de relique à M. le gouverneur et un Gerson (Imitation de Jésus-Christ), à son neveu."

Les Ursulines nous envoyèrent saluer par M. de Vignat, et n'envoyèrent rien autre chose : je donnai à M. Vignat un pain de bougie et une Bible que m'avait donnée Mme Mance."

M. le gouverneur envoya une escouade de soldats au bout du pont nous saluer avec une décharge de leur arquebuse, et de plus six flacons de vin, dont deux étaient de vin d'Espagne."

On ne peut lire sans sourire cette naïve énumération d'échanges de cadeaux et cette note trahissant un peu de désappointement : " Les Ursulines ne donnerent rien : (l'analyste aurait pu ajouter la pauvreté de ces dames étant connue), parce qu'elles n'avaient rien à donner."

Quittant le passé pour revenir au présent, à la Noël d'aujourd'hui, et au premier de l'an vingtième siècle, il nous plaît de souhaiter que toutes les femmes et les enfants qui s'attendent à recevoir des étrennes ce jour-là, les unes une chaude pelisse de loutre ou une rivière de diamants, les autres des chocolats "dernier cri" ou autres bonbons et tous les jouets désirables n'aient pas à inscrire sur leurs tablettes, comme le bon jésuite d'antan, la dolente note : Pas d'étrennes cette année !

A.-D. DECELLES,

Membre de la Société Royale du Canada.



SUR NOS NOMS GÉOGRAPHIQUES

La Commission de géographie de Québec vient de publier la troisième édition de son dictionnaire des noms géographiques de la province de Québec. On sait de quelle profonde utilité peut être cette nomenclature de nos noms géographiques si difficiles d'appellation, d'épellation et de prononciation à cause du mélange des idiomes anciens aux langues anglaise et française.

La Commission de Géographie, dès sa fondation, pour arriver à se dépêtrer dans le fouillis de ces noms, dont un grand nombre étaient devenus baroques, a dressé des règles de nomenclature qui sont pour elle inflexibles, surtout dans l'appellation des noms français. C'est ainsi, par exemple, qu'elle s'est attachée à respecter l'origine des noms, c'est-à-dire à donner la forme française aux noms géographiques d'origine française et la forme anglaise aux noms géographiques d'origine anglaise, sauf quand il s'agit de noms anciens connus depuis longtemps dans les deux langues officielles du pays et consacrés par l'usage, dans les formes anglaise et française. Exemple Ile-Verte, Cap-à-l'Algle pour la forme française ; East Angus, Roxton Falls, pour la forme anglaise. Voilà pour les noms français et anglais.

Quant aux noms sauvages, la Commission a pour règle de n'accepter ces noms qu'avec beaucoup de réserve, de rejeter autant que possible ceux de ces noms dont l'orthographe et la prononciation sont trop difficiles et dont la signification est douteuse, enfin, d'orthographier phonétiquement les noms sauvages, selon la pratique française ; exemple : Aschouanipi au lieu de Ashuanipi.

Voilà comment la Commission a tranché les difficultés créées par les multiples origines des noms de nos places et de nos accidents géographiques.

Quant à l'édition du dictionnaire des noms géographiques qui vient de paraître, la Commission, dans cette troisième édition, a voulu le rendre aussi pratique que possible et elle a adopté un mode de division des plus logiques. C'est ainsi qu'elle a traité, tout d'abord, la province au point de vue des divisions pour le Conseil Législatif. Elle a pris chaque nom de ces divisions, les a épelés correctement puis a donné l'origine de chacun. Elle a fait de même pour les districts électoraux, par ordre alphabétique, à partir du comté de l'Abitibi, jusqu'à celui d'Yamaska. Puis, vient la nomenclature, avec les mêmes procédés, de tous les cantons de la province, soit une suite de soixante-onze pages du dictionnaire, un peu plus de 600 noms. Viennent ensuite les noms des cités au nombre de vingt-trois, puis ceux des quatre-vingt-neuf villes de la province, et, après les noms des villages, ceux des municipalités de paroisses, de cantons, de comtés, de cantons unis, rurales. Enfin, la Commission nous donne les noms des quatre territoires de la province de Québec l'Abitibi, l'Achouanipi, le Mistassini, le Nouveau Québec mieux connu sous le nom d'Ungava.

Voilà, croyons-nous, une division méthodique, très logique et qui facilite singulièrement les recherches. C'est une grande amélioration sur les éditions précédentes du dictionnaire de la Commission où l'on ne pouvait suivre qu'un ordre alphabétique, celui des noms en général, tandis que dans cette troisième édition, on suit le même ordre mais sous plusieurs divisions : celles du Conseil Législatif, des divisions électorales, des cantons, des cités, etc.

On devra sincèrement féliciter la Commission de Géographie de Québec pour ce beau travail. D. POTVIN.

Les Poètes Canadiens

Nous empruntons à la revue *Nos Poètes*, de Paris, cette excellente étude de M. Alonzo Cinq-Mars, fondateur de la Société des Poètes du Canada, et traducteur à la Chambre des Communes à Ottawa :

L'excellente revue *Nos Poètes* ne saurait se borner à parler des seuls poètes français. Déjà nous avons pu y lire de belles études sur des poètes de langue française qui ne sont pas de France. Pourquoi n'y consacrerait-on pas alors quelques pages aux poètes du Canada, pays qui reste toujours et devient de plus en plus, en dépit de tout, une province intellectuelle de la France ?

Voilà ce que je me suis dit souvent jusqu'au jour où j'eus le bonheur de rencontrer à Paris M. Maxime Formont, qui me demanda à brûle-pourpoint un article sur le mouvement poétique au Canada.

Cet article, que je brûlais de lire dans *Nos Poètes*, voilà que je suis appelé à l'écrire. Me récuser serait retarder l'occasion qui se présente de faire connaître en France le travail des poètes canadiens, et cela, il ne le faut pas.

Remercions tout d'abord la revue *Nos Poètes* de bien vouloir penser aux poètes canadiens. Elle sait et veut faire savoir qu'il y a des poètes de langue française en Canada et qui valent la peine d'être signalés. Imagine-t-on un peuple de trois millions d'âmes sans poètes ?

Nous ne saurions parler de la période antérieure à la conquête, nous n'avions pas même d'imprimerie. Aussitôt épanouies, les fleurs de la poésie devaient alors s'effeuiller au souffle de notre farouche nordet. Puis l'exode de presque toute notre noblesse, la seule classe instruite du temps, à part le clergé, ne laissa sur les bords du Saint-Laurent qu'une soixantaine de mille paysans. Où donc la soif de poésie qui régnait ici comme dans tous les cœurs français pouvait-elle s'étancher ? Pas ailleurs que dans le flot rafraîchissant des vieilles chansons de France, saine poésie qui fit plus qu'on ne croit pour conserver le Canada français. Mais les vieilles chansons ne suffirent bientôt plus et nous eûmes nos chansonniers, puis enfin nos poètes.

Cela commença pratiquement vers 1855 quand, après un siècle d'oubli — n'ayons pas peur du mot juste — la France nous envoya sa corvette *la Capricieuse*, pour renouer les relations entre elle et nous. Ce fut alors une explosion de joie inouïe. Un souffle de lyrisme passa sur le pays. Là commença le règne de Crémazie, bientôt suivi de Fréchette, de Lemay et de quelques autres précurseurs fort isolés. Le couronnement de Fréchette par l'Académie française fut le signal d'une renaissance poétique en Canada.

L'espèce de cénacle formé il y a une trentaine d'années dans la métropole canadienne, à Montréal, sous le nom d'École littéraire, vit éclore une pléiade de poètes dont la plupart vivent encore. Depuis lors, ce mouvement a rayonné un peu partout sur l'immense territoire canadien, depuis les prairies de l'Ouest jusqu'au pays de Maria Chapdelaine. La dernière manifestation de cette activité littéraire est la création, dans la vieille cité française de Québec, de la Société des Poètes du Canada, qui compte, après deux années d'existence, une trentaine de membres. Mais comme ces derniers proclament le respect intangible de la belle tradition prosodique et persistent à préférer la facture des maîtres immortels de la poésie française, Victor Hugo en tête, à celle de tous les

novateurs ou même des mystificateurs mallarméens ou autres, ils se trouvent nécessairement séparés d'une certaine école qui veut ici rendre des points à René Ghil dans la recherche des nouvelles formules rares.

Nous avons donc des poètes et qui comptent. L'Anthologie des Poètes canadiens, de Fournier et Asselin, publiée en 1920, en fait connaître quatre vingt-deux. Ce livre ne donne pas une idée exacte de la poésie chez nous ; on y remarque des présences et des absences impardonnables. Tout de même, à côté de morceaux qui auraient dû être laissés dans l'oubli, on y lit des poèmes qui feraient bonne figure dans une anthologie poétique française, dans une vraie, non pas dans ces ramassis de lignes inégales et dépourvues de sens que nous envoient parfois certains éditeurs de France.

Nous avons donc des poètes et qui écrivent tous en français, puisqu'il n'existe aucun patois chez nous, n'en déplaise aux Anglo-Canadiens de Toronto. On a dit souvent, et non sans quelque malice, que la langue des Canadiens français est celle du XVIIe siècle et que leur littérature n'est guère plus avancée. Entendons-nous. Le "pays de Québec" est peut-être le plus conservateur du monde. Lors de la conquête — ou de la cession, si l'on veut, mais c'est tout comme, — le classicisme du grand siècle régnait dans notre enseignement secondaire. Puis vint la séparation et, disons-le, l'oubli. Pas de notre part cependant. La devise bien française de la province de Québec le dit : "Je me souviens".

Les luttes des écoles qui se sont disputé la suprématie littéraire en France n'ont donc eu ici que des échos assez vagues et longtemps après la dispersion de la fumée des batailles. Notre situation, malheureuse par ailleurs, a peut-être favorisé l'orientation de notre jugement. Province intellectuelle de la France, nous n'avons jamais eu la sottise prétention de lui montrer le chemin. Nous avons suivi de loin l'évolution de la langue et de la littérature française. Luttant depuis un siècle et demi contre le flot de l'immigration anglaise, nous croyons pouvoir revendiquer le mérite d'abuser moins de l'anglicisme qu'on ne le fait dans certains milieux français. Gardiens des vieilles traditions françaises sur le sol d'Amérique, nous croyons devoir accorder aujourd'hui nos suffrages à ce que l'on appelle en France, dans la littérature, l'école du bon sens. C'est sans doute pour cela que certaines gens prétendent que nous n'avons pas beaucoup changé. Nous acceptons de bonne grâce ce reproche.

Les poètes canadiens sont modestes. Ils n'entendent aucunement dicter à leurs cousins de France la meilleure façon d'écrire les vers. Ils sont même heureux de ne pouvoir réclamer ce droit, se contentant d'assister en témoins intéressés aux nombreuses tentatives que l'on ne cesse de faire en France pour améliorer le vers et pour l'émanciper des règles établies ou suivies par les créateurs des grandes œuvres immortelles. Comme ils n'ont vu sourdre aucun chef-d'œuvre vraiment digne de ce nom qui n'ait été assujéti aux règles respectées par Victor Hugo, ils préfèrent attendre, et, à de rares exceptions près, ils se gardent bien des excès lamentables qui se commettent en France et que les meilleurs esprits de là-bas déplorent aussi bien que nous. Sans vouloir précisément imiter, ils essaient d'être aussi français que les meilleurs poètes de France et ils y réussissent assez bien.

C'est dans cet esprit que travaillent la plupart des poètes canadiens à l'heure qu'il est. Quelques-uns parmi les mieux

doués d'entre eux viennent de disparaître : Charles Gill, Albert Lozeau... Puis Émile Nelligan, malade, n'écrit plus. Mais Nérée Beauchemin, Albert Ferland, Louis-Joseph Doucet, Jean Charbonneau, Alphonse Désilets, Blanche Lamontagne et maints autres dotent notre littérature poétique d'œuvres saines et fortes. Quelques autres manifestent de réels talents en suivant peut-être d'un peu trop près les novateurs ultra-modernes d'outre-mer. Espérons qu'ils reviendront un jour à de meilleurs sentiments.

Depuis une couple d'années, le mouvement poétique canadien s'est accentué notablement, et les encouragements reçus de France n'ont pas été étrangers à cet épanouissement nouveau qui se poursuit en dépit de quelques-uns des nôtres, démolisseurs d'espoir qui ne veulent voir ici que d'inutiles efforts. Insensibles aux attaques des empêcheurs de chanter, enthousiastes et forts des encouragements qui leur viennent de France et de notre élite, les jeunes poètes canadiens travaillent dans le silence propice à la création de la beauté. L'avenir dira prochainement s'ils font œuvre utile.

Que chantent les poètes du Canada? Que doivent-ils chanter? Leur domaine comprend-il, comme pour les poètes de partout, la terre et l'humanité? Ou bien doivent-ils s'astreindre à ne chanter que les beautés de leur pays et de leur histoire? Voilà la fameuse polémique autour du régionalisme. C'est surtout en France que l'on nous conseille de chanter d'abord et surtout le Canada. Ce conseil a certes du bon, car le champ qu'on veut bien nous laisser est vaste comme un monde et nous ne demandons pas mieux que de le cultiver. Il ne faut tout de même pas nous forcer la main. La plupart de nos poètes, quel que soit leur désir de chanter leur pays, réclament le droit de s'inspirer de ce qui leur plaît, même des choses de France, si le cœur leur en dit.

Qu'ils chantent le Canada, tant mieux. Mais n'allons pas leur défendre l'entrée des autres domaines susceptibles de leur inspirer des chants dont la poésie française pourrait s'enrichir. Que les poètes de France viennent cueillir avec nous les fleurs de nos jardins. Loin d'en être jaloux, nous les applaudirons de tout cœur s'ils savent en faire de jolis bouquets.

En quelques lignes, voilà comment, sur les bords du Saint-Laurent, dans un pays qui, malgré les accidents de la guerre et de la politique, persiste à vouloir conserver son ancien et glorieux nom de Nouvelle-France, les lyres canadiennes résonnent de leur mieux aux accords harmonieux dont les échos nous arrivent de la douce France toujours aimée.

ALONZO CINQ-MARS.

Les épines de la vie. — Le tort, pour beaucoup d'entre nous, semble être de vouloir accomplir bien des choses sans faire le moindre effort pour y arriver.

Si la vie était un jeu dont les prix seraient distribués sur un plateau d'argent, à ceux qui les demanderaient, bien des gens dormiraient sur des lits de roses.

Mais, malheureusement, il faut compter avec les peines.

“Celui qui grimpe sur un arbre”, disait Thackeray, “doit se tenir aux branches et non pas aux fleurs”.

Cela signifie qu'il nous faut faire des efforts pour atteindre les sommets escarpés et que nous n'arriverons jamais à rien si nous restons au bas de la montagne.

Nous obtiendrons presque toujours ce que nous cherchons — si nous le cherchons avec assez d'efforts et de persévérance.

CANEVAS DE FILMS

Le *Times*, de concert avec Monsieur Cecil-B. De Mille, le grand producteur cinématographique de Culver City que tout le pays connaît, vient d'organiser un concours pour procurer à celui-ci le germe de son prochain film. Il y aura plusieurs prix de distribués, dont un de \$1,000. On demande que le sujet suggéré soit de nature à intéresser autant de monde que possible, qu'il soit original et qu'il réponde à un besoin. On demande aussi que les concurrents soient brefs dans l'exposé de leur sujet qu'ils ne dépassent pas deux cent mots.

Sans vouloir prétendre à me classer parmi les concurrents et comme j'ai un souverain mépris pour le dollar — \$1,000, peuh! qu'en ferais-je? (Le renard de la fable disait, lui, en parlant des raisins qu'il ne pouvait atteindre : ils sont trop verts. A propos je n'ai jamais bien compris ce que ce brave renard voulait faire de ces raisins : ce n'est pas là nourriture de renard, il me semble. Mais je m'éloigne de mon sujet, revenons à nos moutons — ceux-ci auraient mieux fait l'affaire de Messire Renard.) Ayant donc un souverain mépris pour l'argent — et même pour le papier — voici tout de même ce que je suggérerais pour le prochain film de Monsieur De Mille :

Je prendrais comme thème le fameux cri des Romains à l'apogée de leur puissance et partant au début de leur décadence : *Panem et circenses*, Du pain et des jeux.

Première partie : Rome à cette époque. Les arènes. Les combats de gladiateurs et de bêtes. Quelque chose sur le plan des Dix Commandements. Résultat : la ruine de Rome sous les coups des barbares.

Deuxième partie. Une ferme dans l'Est ou au Canada. Couple de cultivateurs vieux modèle établi sur un petit domaine conquis sur la forêt par les ancêtres du mari. Trois enfants : deux garçons, une fille. L'aîné des garçons n'aime pas la terre, la fille non plus, seul le fils cadet semble s'y attacher. Alors que son frère et sa sœur ne sont heureux que lorsqu'ils peuvent s'échapper pour aller à la ville, lui s'occupe des travaux des champs, et déjà le père se console de l'indifférence de ses deux autres enfants, en se disant que son cadet au moins sera là quand il disparaîtra pour continuer l'œuvre sacrée de la culture du domaine ancestral. Un jour que le jeune garçon est en train de pêcher dans la petite rivière voisine, une truite énorme qui s'accroche à sa ligne le fait glisser sur une roche moussue. Il tombe à l'eau, est entraîné par le courant, se noie : on rapporte son cadavre à la maison. Désespoir des parents, du père surtout qui, avec son enfant, voit son rêve de continuation de l'œuvre du passé s'évanouir. La fille est maintenant mariée à la petite ville voisine, le fils est rendu à New-York, où il est allé dans l'idée de faire fortune. La fille de pauvres cultivateurs voisins qui, en son for intérieur et sans jamais en parler à personne, a toujours aimé l'aîné des garçons, vient aider à faire les travaux de la ferme. Malgré son touchant dévouement, la petite exploitation périélite de plus en plus ! L'homme perd courage et se décide à vendre. C'est alors que l'aîné des garçons rentre de la grande ville, dégoûté et assagi par les désillusions de l'existence parmi les foules. Il remarque la gentillesse de la petite voisine, en devient vite amoureux, avec elle fonde le nouveau foyer qui continuera l'œuvre des ancêtres. La toile tombe sur une scène de paix et de bonheur, où les grands parents assistent aux ébats des enfants du jeune couple.

Et voilà. Il me reste à dire que ce tableau où se trouve une étude frappante de la nécessité du retour à la terre de tous ces êtres affolés par le mirage des villes qu'on rencontre à chaque pas dans les rues de celles-ci et dont la vraie place est là-bas où le bonheur existe, la campagne, n'est pas de mon cru. Son réel auteur, M. Damase Potvin, dont je viens de lire d'une traite *La Baie*, n'aura pas de peine à reconnaître dans cette rapide esquisse, comme un résumé de son captivant petit ouvrage. Tout au plus ai-je changé le dévouement pour plaire à la foule qui aime que le spectacle finisse de façon heureuse. Comme s'il en est habituellement ainsi dans la vie !

Du *Courrier Français* de Los Angeles.

THIBAUT.

L'ÂME DE L'ENFANT

Travail lu par Rénée des Ormes (Madame Turgeon) au diner de la section française de la Société des Auteurs Canadiens, en octobre dernier, au Château Frontenac.

Jadis, les femmes n'avaient pas le droit de parler en public ; en prenaient-elles des habitudes de silence ?... Se dédommageaient-elles dans l'intimité ?... Mystère.

Je sais que l'homme au verbe normal peut débiter six mille mots à l'heure ; soit, cent mots à la minute. Faire si grande vitesse, pas une femme ne l'oserait tenter !...

Se venge-t-elle parfois de cette infériorité en parlant fort ou très longtemps ? Messieurs, la question est encore pendante...

Pour l'humble conférencière, tout ce qu'elle sait, c'est que, par prudence, on lui a fixé des limites : quinze minutes, pas plus !

La question que je dois traiter, que je puis à peine effleurer — "L'âme de l'enfant qui s'éveille à la vie" — mais elle est vaste comme le monde, haute comme le ciel, qui se reflète dans le regard de ce petit être de faiblesse et d'amour.

Nul mieux que la femme, la mère de famille surtout, ne peut développer cette âme, l'enrichir d'images saintes, d'émotions esthétiques, de désirs élevés, d'habitudes vertueuses.

Ainsi parlent les hommes devant le problème doux et profond de l'éducation des tout petits. C'est qu'ils le savent, les hommes, et nous ne l'ignorons pas, Mesdames, dans les plans du Créateur. "Toute femme doit être mère, par nature ou par grâce d'état". C'est ainsi du moins que parle Bossuet.

De plus haut, tombe le témoignage de cette puissance souveraine de l'éducation maternelle sur l'âme de l'enfant : l'Écriture Sainte ne dit-elle pas que l'homme, en sa vieillesse, suivra le chemin de son jeune âge.

L'âme de l'enfant qui s'éveille à la vie, que demande-t-elle donc pour croître et s'épanouir en beauté. Ce qu'elle demande ?... Mais tout simplement l'aliment qui lui est propre : le vrai, le beau, le bien.

Il faut donc s'appliquer à ne donner à l'enfant, au tout petit même, que des images de beauté, que des exemples de sincérité, de franchise, de droiture, de loyauté. Sans doute, il faut proportionner la vérité à l'intelligence ouverte pour la recevoir, mais il ne faut jamais, sous aucun prétexte, s'exposer à fausser son jugement par des récits absurdes, des contes puérils, des fables qui blessent à la fois la vérité et le bon sens.

En général, le petit enfant aime la vérité, répugne au mensonge. Le mensonge, quand il s'en rend coupable, lui fait monter le rouge au front, ou tout au moins, un nuage d'inquiétude, indice certain d'un malaise moral. Et comme il se délecte dans la vérité !... Quel conteur n'a souri délicieusement, au seuil de son récit : "Une histoire, ah ! oui, mais une belle", dit le petit homme de cinq ans ; "Et une vraie, par exemple". Le conteur a terminé ; le petit, d'un oeil scrutateur, le regarde : "C'est t'y arrivé, ça ?" interroge-t-il, avant de se livrer à l'admiration. "Mais oui, c'est une histoire vraie ; c'est tout arrivé, et justement comme ça". Alors, l'enfant, grave ou joyeux, se repose, satisfait, content d'avoir vécu un instant au pays de la vérité merveilleuse.

Et vous sentez, Mesdames, combien elle est importante la tâche qui nous incombe, la tâche de la mère, de l'éducatrice devant cet enfant avide de tout comprendre, de tout savoir. La Bible, la vie des enfants, surtout des petits anges comme lui, de son âge, de sa condition devient un aliment précieux pour son cœur et son intelligence. N'est-ce pas la Bible qui éveilla le génie de Bossuet ?

L'enfant a grandi ; ses yeux se sont ouverts sur le monde qui l'entoure : beauté physique ; beauté intellectuelle ;

beauté morale, il aspire à tout cela. Et Dieu, dans les plans de sa providence, a voulu que la mère fût la dispensatrice de ces biens sacrés. La mère reçoit l'enfant pour l'élever dans le sens sublime du mot, pour le prendre dans ses bras, sur son cœur, pour le faire monter vers l'infinie perfection.

On sait que, dans son enfance, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus se perdait dans la contemplation du ciel étoilé, de la mer profonde, des prairies émaillées de fleurs ; et de son cœur comme d'un encensoir, montaient des flots d'admiration, d'adoration. Un autre exemple plus près de nous : dans l'une de nos écoles rurales, des fillettes sont à s'amuser dans la cour. L'une d'elles se tient à l'écart, absorbée ; tout à coup : pointant le grand fleuve "Regardez-le donc !... mais, regardez comme il est beau !... "Et toutes, de jeter des cris d'admiration. Mais, ajoute l'une de ces petites "Ce n'est pas encore comme le firmament, voyez comme c'est beau". Toutes, à l'instant de tourner vers le ciel, des yeux ravis, "Et les étoiles !... Hier soir, avez-vous vu les étoiles ? Moi, de les avoir regardées, je ne pouvais plus dormir", ajoute l'une de ces chères petites de 7, 8 et 10 ans.

L'Ange de l'École eût souri à leur langage, comme il eût souri à la beauté des paysages canadiens, à la fraîcheur de ces âmes délicates planant dans le monde esthétique, lui qui voulait, pour la formation du goût des enfants, même des tout petits, de cinq et six ans, de grands spectacles d'harmonie et de beauté.

La campagne, avec la splendeur de ses tableaux, offre de perpétuelles occasions de former le goût de l'enfant. Mais, sous ce rapport, la ville ne manque pas de leçons non plus ; n'a-t-elle pas ses monuments historiques, ses musées de peinture, ses cérémonies impressionnantes et ses démonstrations patriotiques ?

Mais, nous l'avons dit, l'enfant a grandi. L'école l'a mis en contact avec le livre. Six heures durant, il travaille, il lutte, il peine. A ses propres dépens, il fait déjà l'apprentissage de la vie.

Mais la classe est terminée ; la cloche sonne enfin la liberté, le grand air. Oui, mais, à la ville surtout, le grand air, cela signifie souvent la rue avec les mille pièges tendus à l'inexpérience, à la candeur naïve.

Après les messages rapides et les courses nécessaires, après les leçons apprises et les devoirs expédiés, l'enfant doit-il rester inactif ? Évidemment non ; pendant les vacances et les congés, pendant les longues soirées d'hiver, la lecture offre ses charmes à l'enfance, comme à tous les âges de la vie. Et quelles lectures donner aux tout petits, aux adolescents ?

Les éducateurs, depuis longtemps, servent à nos enfants les œuvres de Madame la comtesse de Ségur, du Chanoine Schmidt, de Jules Verne ; et la bonne presse de France leur adresse périodiquement *le Noël*, *la Semaine de Suzette*, etc. Bientôt, espérons-le, le projet de M. le Président éveillera les plumes de chez nous ; alors les bibliothèques scolaires fourniront aux petits écoliers, abondantes moissons de récits instructifs et attrayants, puisés aux sources canadiennes.

Nos enfants recevront donc leur part du festin littéraire que nos auteurs nous servent si généreusement depuis quelques années.

Du vrai ; du beau ; du bien. Que leurs effluves baignent l'âme qui s'éveille, la nourrissent de leur fortifiante substance, la fassent germer, grandir, s'épanouir en sagesse et en bonté !

RENÉE DES ORMES.

28 octobre 1926.

NOËL DANS LES CHANTIERIS

A Noël, à cette heure anniversaire de la naissance du Christ, "heure solennelle" depuis tant de siècles, les bêtes, dit-on, au fond des bois épais et neigeux, comme sur les litières feutrées des étables, se réjouissent et, en leur silencieux langage, célèbrent aussi, à l'unisson des voix des hommes, la naissance du Sauveur du monde ; l'on dit aussi que si les hommes n'étaient pas si méchants pour les bêtes, celles-ci s'en viendraient fraterniser avec eux pour rendre hommage en une fête universelle au pauvre Enfant-Dieu de la crèche de Bethléem, comme aussi aux deux humbles bêtes qui, dans l'étable de la Nativité, réchauffaient de leur haleine la paille du berceau divin.

Quel spectacle merveilleux c'eût été, si dans la clairière du Campe à Pitre, qui se blotissait au fin fond des forêts du Témiscamingue en cette glaciale nuit de Noël, se fussent rassemblées, autour du campe, toutes les bêtes des forêts de Kipawa ; sûrement leur groupe se fut étendu jusqu'à la plaine glacée du Lac-des-Loups. L'on aurait vu là : les orignaux aux lourds sabots accourus en longues enjambées des savanes lointaines de l'Abitibi et du Lac-Ecarté, les caribous des bois au corps robuste et flexible venus des fourrés des Laurentides, les chevreuils aux grands yeux pleins d'éclat descendus des collines boisées des cantons de l'Ontario, les ours bruns laurentiens, sournois et maraudeurs, qui se seraient décidés à sortir pour l'occasion de leurs "wachés" profondes et ténébreuses, les renards au museau allongé et à la tête ronde et finaude, aux allures vives et aux yeux perçants, les lièvres, innombrables, aux jarrets élancés et à la mine éternellement effarée, les loups aux regards de feu et aux crocs acérés, les perdrix craintives des bois francs et les gelinottes ardoisées des sapins... Ah ! quelle belle assemblée remplissant toute la clairière et garnissant, en grappes compactes, les branches dénudées de la lisière du bois !... Comme, dans le silence glacial de cette belle et forte nuit polaire, se fut faite attentive cette réunion de fauves sauvages et farouches ! Encore que les portes du Campe à Pitre fussent hermétiquement closes, toutes ces bonnes bêtes des bois, de tout le battant de leurs oreilles pointées, eussent entendu, sans en avoir peur, mais, au contraire, avec de grosses larmes rondes coulant de leurs grands yeux rêveurs, les voix d'hommes larges et profondes, chanter des paroles à la gloire du Maître naissant de toute la Nature !...

Mais, non, la clairière du Campe à Pitre était déserte et nue, et blanche de plus d'un mois de neige continue... Après une accalmie de quelques heures, la neige s'était remise à tomber avec une abondance, une plénitude qui faisait presque plaisir à voir. Il y eut un instant de lune flottant dans un firmament voilé, crevant d'un rayon blafard, vers minuit, les avalanches qui se précipitaient d'en haut... et toutes les bêtes du Bon Dieu, au fond des bois profonds, en cet instant de la Nativité, songeaient, aimaient ou dormaient...

L'on chantait à plein gosier dans le Campe à Pitre ; la plupart des vieux Noëls y passèrent. Les voix étaient accompagnées d'un accordéon criard. Jacques Duval, comme au village, s'était fait le directeur du chant et c'est lui qui avait entonné de sa belle voix sonore le solennel "Minuit, Chrétiens !" et qui avait chanté l'Adeste Fideles, langoureux comme un chant de matelot... Tous les hommes étaient émus. Que de douces pensées s'envolèrent en cet instant touchant de ces têtes rudes, vers les foyers chéris où, en ce moment, des femmes inquiètes et des enfants innocemment

joyeux, pensaient aux chers absents ensevelis dans les forêts enneigées de Kipawa !...

Ah ! mais, que tout est changé ! La joie maintenant, la joie délirante, enfantine, fusant en gerbes à propos de tout et à propos de rien, déborde des longues tables du campe chargées de plats appétissants fumant et fleurant bon dans tout l'intérieur. L'on mange, réjouit de manger, réjouit de vivre ; les mandibules étaient lancées à toute vigueur. Ah ! personne n'avait la gale aux dents et l'on y allait d'un train véritablement enragé. Pour sûr, tout allait passer : les rôtis crépitants et bardés de grillades de lard d'un caribou tué la veille dans la coulée du lac, des perdrix blanches ruisselantes de jus et relevées de chignons de trois choux que le père Phydime, le "cook", avait réussi à conserver jusque-là sur les provisions de l'automne, les tartes croustillantes faites de confitures de bluets secs, les platées de tire, tendre, dorée et spongieuse faite de fine melasse des Barbades... Oui, tout allait y passer. En effet, tout y passa ; à peine s'il resta au fond des assiettes quelques lampées de sauce pour Rond-Rond, le chat du campe. Quel robuste appétit ont, la nuit, ces gens des chantiers ! Le réveillon prit fin. Mais il ne fallait pas penser à aller s'étendre aussitôt dans les beds avec de tels chargements sur l'estomac. Le rire, le bon rire fait digérer... Rions, amusons-nous ! Du reste, demain est jour de congé ; pas de buchage et il sera possible de dormir ses douze heures, vingt-quatre heures d'affilée, si l'on veut ! Oui, vrai, il sera toujours temps d'aller s'étendre dans le bunkroom à deux étages qui ressemble à un cercueil posé sur un autre...

L'on chante ; tous ceux qui ont un filet de voix doivent s'exécuter. Jacques Duval s'est acquis au campe, comme au village, la réputation d'un bon chanteur de chansons comiques et il doit se faire valoir plus qu'à son tour. Son répertoire y passe comme le menu du père Phydime. Ensuite, l'on demande des contes et des histoires.

"Une fois", commença un vieux bucheur qui ne se fit pas trop prier, "une fois, c'était à Saint-André-de-Kamouraska, dans l'temps d'ma défunte grand'mère, y avait un garçon qu'était habitant dans les concessions..." Le conte dura presque une demi-heure ; c'était l'histoire d'un mari infidèle démorphosé en bête et qui courut le loup-garou pendant sept ans jusqu'à ce que le curé ait réussi à le clairer net de son sort...

Stimulé par une ronde de café noir due à l'initiative toujours besogneuse du père Phydime, il fallut que chaque homme contât son histoire. On préférait les histoires qui étaient plus courtes que les contes. Chacun y alla de la sienne, qui tragiques, qui comiques, saupoudrées de quelques pincées de sel. Le missionnaire, qui présidait au milieu de la table d'honneur, riait, s'amusait plus que tous les autres, encore qu'il eut dans les jambes dix milles de raquettes, et dans la tête, deux messes et les confessions de cent hommes. Le père Phydime, malgré ses allées et venues dans la pièce, dut s'exécuter comme les autres

"Dans mon jeune temps," raconta-t-il, "mon oncle José, des Trois-Rivières, était le plus beau nageux du Canada, personne pouvait l'"biter", même pour traverser l'fleuve à la nage. Il me contit, une fois, c'te bonne-là : "Fallait pas être méchant nageux, hein, Phydime ? qu'il me dit, un jour, pour traverser le lac Saint-Pierre, à la nage, l'printemps, au milieu des glaces ? — Vous avez fait ça, mon oncle, que j'lui demandis. — "Oui, sacrégué, j'ai fait ça ! Ecoute, Phydime,

un beau jour, j'm'pris avec un Anglais qui s'vantait sans bon sens d'savoir nager comme une morue. Nous v'la partis et, pour couper court, l'Anglais s'neyit au bout d'un quart d'heure ; moi, j'réussis à atterrir de l'aut-bord mais... — "Mais, mon oncle, que j'm'enquis." — Mais, j'm'su't aperçus qu'j'vais l'estomac complètement "ouvarte". — Vous en êtes revenu, toujours, mon oncle ? — Oui, qu'i'm'répondit ; j'm'ai acheté un peigne fin que j'm'ai posé sur l'estomac et qu'ja'i bandé ben serré. Trois jours après, j'te mens pas, j'étais correct..."

Les rires fusèrent comme de plus bel.

"Non, mais, c'qu'on s'amuse ! c'qu'on s'amuse !..." entendait-on crier tout autour des tables.

— Hein, Castonguay ? lança le père Phydime, "vous vous amusez pas comme ça au "grand Marial", j'gage ?

Charles Castonguay et Jacques Duval se regardèrent.

"N'empêche, "fit remarquer le foreman "n'empêche que Jacques Duval aurait aimé mieux aller passer les Fêtes à Ville-Marie si ce sapré temps-là l'avait pas empêché d'partir... Hein, Duval ?..."

— "On dit pas non", bredouilla Jacques.

— "Laisse faire, Jacques", reprit l'excellent Pitre Grosleau, "laisse faire, y a encore les Jours Gras qui tombent, c't'année, au commencement d'février ; c'te permission qu'j't'ai donné pour les Fêtes, t'en profiteras pour les Jours Gras... Ca t'va-t-il ?..."

— J'pense bien qu'ça m'va ! s'écria Jacques, rouge de plaisir ; "merci bien, boss"...

Pendant encore une demi-heure, il y eut nouvelles histoires et nouvelles chansons.

Jacques Duval, mis en verve par la nouvelle permission du "boss", attendri par l'atmosphère de patriotisme et de religion qui flottait sous la voûte de sapin du campe, de sa plus belle voix des jours de fêtes à Ville-Marie, entonna *La Huronne*,

Brune et gentille est la Huronne
Quand au village on peut la voir,
Perles au cou, mante mignonne
Et le cœur dans son grand œil noir ;
Ses veines ont du sang de ses pères,
Les maîtres des bois autrefois.
Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois !

Incontinent, de cinquante poitrines robustes, profondes, jeunes pour la plupart, rudes comme les rocailles laurentiennes, jaillit le refrain de ce chant d'une poésie à la fois gaie et triste comme la plupart des chants populaires où la peine, l'effort, la sueur ont poussé leurs gémissements à travers la faim satisfaite, l'âpre besogne accomplie. Le chant mâle et rude perça le toit :

Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois !

Damase POTVIN.

Louanges a qui de droit — Cela paye-t-il de complimenter un employé lorsqu'il donne un service satisfaisant ? Nous le croyons. Certains prétendent que louer un employé a pour conséquence de lui monter la tête, l'amène à croire que vous ne pouvez pas vous passer de lui. Un homme de ce genre mérite rarement des louanges ; pour lui, elles seraient de la flatterie. Tandis que dire à un bon employé qu'il est apprécié ne peut que l'encourager à faire de plus grands efforts dans le but de vous prouver que votre confiance a été bien placée. Si un employé mérite une augmentation de salaire quand les conditions des affaires ne le permettent pas, il vaut mieux le lui dire. Et il vaut mieux vous séparer d'un employé qui croit que vous ne pouvez pas vous passer de lui.

Une nouvelle monographie

Notre bibliothèque de monographies paroissiales continue de s'enrichir tous les jours et les rayons se couvrent de brochures de tous les formats mais d'un intérêt général constant.

Cependant, l'on saura faire plus qu'une mention ordinaire de la dernière brochure du genre parue en librairie, voilà quelques jours. Nous voulons parler de *L'Histoire de Sorel*, — de ses origines à nos jours, — par M. l'abbé A. Couillard Després, de la Société Royale du Canada. Voilà l'un des plus intéressants volumes d'histoire locale parus en ces dernières années. C'est assurément plus qu'une monographie ; ce sont de belles pages de l'histoire du Canada, puisque Sorel, comme Montréal et Québec, comme Trois-Rivières, occupe une large place dans notre histoire, nous dirions depuis Champlain, puisque le fondateur de Québec, en route pour une expédition dans le pays des ennemis de ses amis les Montagnais, s'est arrêté, pendant quelques jours, à l'embouchure de cette belle grande rivière qu'il appela la Rivière des Iroquois et qui est notre historique Richelieu. Que d'aperçus instructifs, que de renseignements, que de faits inédits, l'auteur de *L'Histoire de Sorel* ne nous révèle-t-il pas sur ce coin de la rive droite du fleuve depuis les jours si lointains où nous voyons des Français hardis et courageux qui furent nos ancêtres s'établir, au milieu de mille difficultés, au bord du Richelieu, depuis les jours héroïques du fameux fort de Sorel, jusqu'au temps, tout proche, où s'établissait dans l'ancienne ville de William Henry, la grande industrie de la construction des navires.

M. l'abbé Couillard-Després est passé maître dans l'art d'écrire la petite histoire et l'on sait qu'il a déjà à son actif une liste fort respectable d'ouvrages de cette nature : histoire de seigneuries, généalogies de grandes familles, monographies de paroisses, etc. Nous n'exagérons pas en disant qu'il a atteint la maîtrise en écrivant son histoire de Sorel. Ce volume a dû coûter bien des recherches et de patientes études. Tous ceux qui savent se passionner pour les choses de notre histoire sauront en féliciter M. l'abbé Couillard-Després.

Ce dernier, comme tout récemment encore M. l'abbé Jos. D. Michaud, qui a publié l'histoire du Bic et de la vallée de la Matapédia, a donné une nouvelle preuve de l'intérêt considérable que présente la petite histoire, nous voulons dire, l'histoire locale, la monographie paroissiale. Sans cette dernière, plus particulièrement, que de faits, que de souvenirs seraient pour toujours voués à l'oubli. Le public est encore trop indifférent, du moins le grand public, à l'histoire locale. C'est pourtant elle qui facilitera et hâtera les œuvres historiques de plus haute envergure. Il nous semble que l'historien proprement dit d'un pays, est, comme dans une paroisse, le cultivateur aisé et exploitant sa terre selon les modes les plus commodes, tandis que l'ouvrier de la petite histoire, c'est le colon, modeste et courageux, héroïque parfois, qui abat les arbres, perce l'humus revêche, ouvre les chemins, prépare, enfin, la terre à recevoir la "graine de pain". Le colon a-t-il moins de mérite que le cultivateur ? Nul n'oserait l'affirmer.

D. POTVIN.

L'humiliation qui nous vient d'autrui est un outrage ; celle qui vient de nous est une leçon.

La première Messe de Noël

A St-François de la Beauce, en 1765

En 1765, il n'y avait, tout au plus, que quinze censitaires dans la Seigneurie Rigaud-Vaudreuil, et parmi ces fondateurs de la paroisse de St-François, se trouvaient : Zacharie Bolduc, Augustin Lessard, Charles Doyon, Jean Rodrigue, Joseph Fortin, Jean Bolduc, J.-B. Gatien, Joseph Roy, Joseph Poulin, Jean Burque, Jos. Rancourt, François Quirion, Ignace Quirion et le jeune Joseph René Bolduc. La plupart habitait le bas de la seigneurie, côté sud-ouest de la rivière.

Durant l'été 1765, aidés par les Abénaquis, qui habitaient les bords de la rivière Le Bras et les Iles de la Chaudière, ces quelques habitants érigèrent un temple au Seigneur, dans un des endroits les plus pittoresques de la Beauce, au confluent de la rivière Chaudière et du ruisseau Bernard.

Sur le site de la seconde chapelle dans la Beauce s'élève aujourd'hui un orme superbe. De cet endroit la vue s'étend au loin sur les immenses prairies du bas de la paroisse et sur les belles collines qui entourent les terres basses (les fonds) de la vallée. C'est un panorama d'une grande beauté.

D'après la tradition, la première messe de Noël fut célébrée en 1765, dans cette chapelle, par le Révérend Père Théodore, récollet-missionnaire de la Beauce.

Cette bâtisse n'avait que vingt-cinq pieds sur vingt-cinq, basse de carré, construite en bois rond avec toit couvert de chaume. Deux fenêtres, de quatre petits carreaux de vitre, laissaient pénétrer un peu de lumière.

Pas un seul clou n'avait été employé dans cette construction, dont la porte s'ouvrait sur des gonds d'érables.

Un vieux soc de charrue ou une marmite cassée, sur laquelle on frappait pour appeler les fidèles, servait de cloche.

A l'intérieur, on voyait dans les murs, tous les joints des pièces calfeutrées de mousse et de déchet de lin, et au plafond l'envers du chaume. Quelques images à couleurs vives et des guirlandes faites de courants cueillis dans la forêt, étaient les seules décorations du nouveau temple élevé à la gloire du Roi des Rois, par les pionniers de St-François, à la foi aussi ferme que leur volonté.

L'autel n'était qu'une simple table de bois brut sur laquelle était placé un crucifix.

Un trône de cèdre bien écorcé et soutenu par de petites billes de bois rond formait la Table Sainte.

Telle était la première chapelle de St-François, tout à fait semblable à celles qui furent construites à maints établissements de la province à cette époque.

Le 25 décembre de cette année 1765, tous les hardis colons et tous les fidèles Abénaquis, qui habitaient St-François, se rendirent dans leur chapelle ; les blancs se tenant à droite, les sauvages à gauche, tête nue, mais avec des capots de fourrure ou d'étoffe, les vieillards avec leur bonnet de laine rouge et les femmes coiffées de leurs thérèse. Tous, silencieux, recueillis et impressionnés de la solennité des cérémonies liturgiques accomplies par le prêtre, ils priaient avec ferveur.

Sur l'autel, les cierges leur paraissaient être des flambeaux divins et le missionnaire revêtu de ses habits bordés d'or comme un envoyé du ciel au milieu d'eux, pour rendre hommage à l'Enfant-Jésus.

Toute cette scène éclairée par trois lampes d'huile à brûler (corneilles) suspendues au-dessus de leur tête, qui brillaient dans cette demi obscurité, leur rappelaient les étoiles des Trois Rois Mages.

Au milieu de ces cérémonies si poignantes par leur simplicité, et si grandes par la sublimité du Sacrifice du Christ sur l'autel, ces hardis défricheurs et coureurs des bois entendaient les anciens cantiques toujours nouveaux proclamant la naissance du fils du Roi du ciel et de la terre. Et la messe terminée, jetant un regard sur l'Enfant-Jésus reposant sur la paille dans une chétive crèche près de la Sainte Table, ils disaient à Dieu toute leur foi en Lui et toute leur adoration pour Lui.

Beauceville, décembre 1926.

P. ANGERS.

Règles de bonne santé.— Aérez bien chaque pièce que vous occupez.

Cherchez des occupations et des récréations en plein air.

Évitez de trop manger et de prendre de l'embonpoint.

Évitez l'excès des aliments contenant beaucoup de protéine, tels que la viande, les œufs ; aussi l'excès de nourriture fortement épicée et salée.

Prenez chaque jour un peu de nourriture crue et simple.

Mangez lentement, goûtez vos aliments.

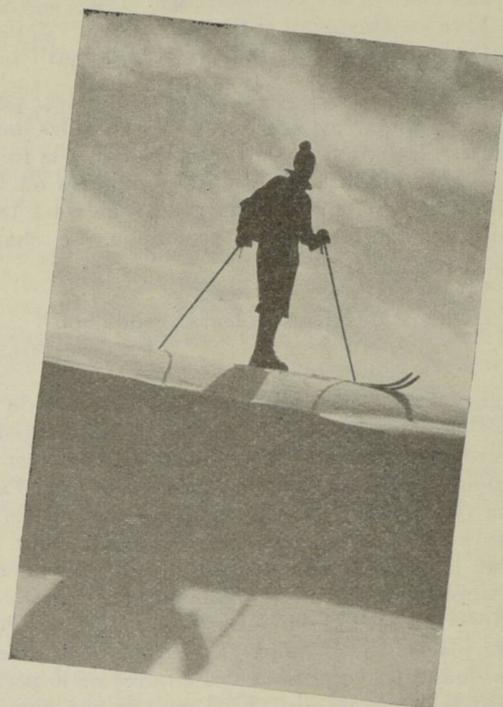
Employez suffisamment d'eau tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Tenez-vous, asseyez-vous et marchez droit.

Gardez vos dents, vos gencives et votre langue propres.

Travaillez, jouez, reposez-vous et dormez avec modération.

Respirez profondément ; faites plusieurs fois par jour des exercices de respiration prolongée.



Paysage et scène du terroir.— Au moment suprême de l'élan vers la chute émouvante.

(Cortoisie du Pacifique Canadien.)

LES CAPRICES DE LA VIE

Lorsque Lucien débarqua à Boston, le 23 décembre au matin, une neige fine tombait en flocons légers, ouatant toute la ville d'un feutre écaillé et scintillant. C'était la première fois qu'il voyait la grande ville de l'Est, et c'était aussi la première fois qu'il prenait des vacances depuis près de dix ans.

Au sortir de ses études commerciales, il avait passé trois ans à Québec à l'emploi d'une compagnie d'assurance puis il avait été promu à Montréal, au bureau chef de la même compagnie. C'est là qu'un courtier en immeubles était venu le chercher pour faire de lui son gérant d'affaires.

Après avoir travaillé jour et nuit pendant cinq ans, et s'être amassé un petit capital, grâce à son économie et à sa participation à quelques affaires fructueuses, il était devenu l'associé de son patron et partageait au quart dans les bénéfices considérables de la maison.

Il était demeuré célibataire, par nécessité d'abord, par habitude ensuite et, enfin, sans aucune raison apparente. Pourtant il avait eu, comme tout le monde, dans sa première jeunesse, son petit roman d'amour. Dans sa paroisse natale, sur les bords du Saint-Laurent, en bas de Québec, il avait aimé Alberte, la fille d'un des voisins de son père. Ensemble ils étaient allés en classe, avaient partagé les mêmes amusements, pris part aux mêmes fêtes de famille et, ce qui est mieux que tout, ils avaient eu tous les deux un grand nombre de ces petites brouilles mêlées de larmes et de sourires d'où naissent presque toujours les durables tendresses. Puis, on avait envoyé Lucien dans un collège commercial, à Québec, tandis qu'Alberte s'en allait au couvent de sa paroisse.

Ils s'étaient bien ennuyés l'un de l'autre, échangeant même en cachette un assez bon nombre de lettres, insignifiantes comme celles qu'on écrit dans ce temps là, et se revoyant régulièrement à toutes les vacances de Pâques et du Jour de l'an. Puis, sans savoir pourquoi ni comment, leur jeune tendresse s'était pour ainsi dire diluée, évaporée avec les séparations répétées et ils s'étaient éloignés l'un de l'autre presque complètement.

Lucien, extrêmement travailleur et ambitieux, s'était lancé dans les affaires avec la détermination bien arrêtée d'y réussir et tout son temps se trouvant engagé dans des courses pénibles, harrassantes et multiples, la pensée de l'amour semblait l'avoir quitté et il croyait avoir oublié Alberte, sans remarquer pour cela qu'il existait d'autres femmes autour de lui.

Quant à elle, son roman avait été aussi banal, mais plus triste encore. Des revers de fortune, en ruinant complètement ses parents, avaient dispersé la famille un peu partout. Alberte, pour sa part, avait dû se rendre à Montréal pour y apprendre l'art de la couture. Douée d'une remarquable habileté des doigts, d'un sens inné de l'élégance et des proportions, tout de suite elle avait saisi les finesses du métier, en avait compris toutes les possibilités, en un mot y avait excellé. Remarquée par ses patrons, dans l'espace de quelques années, elle était devenue successivement première main, finisseuse, puis drapeuse, jusqu'au moment où le gérant d'une grosse maison de confections pour dames, de Boston, l'avait rencontrée au cours d'un voyage et attirée dans cette dernière ville où il lui avait conféré le grade de surintendante des ouvrières de l'établissement.

LargeMENT payée, possédant une somme rondelette d'économies, elle menait une existence extrêmement active, on travaillait fréquemment le soir à son établissement, en sorte qu'il ne lui restait que de rares loisirs, ce qui l'avait empêchée jusque là, elle aussi, de songer sérieusement à l'amour. Pourtant, à Montréal comme à Boston, nombre de jeunes gens, conquis par son charme tranquille, sa belle humeur, son maintien distingué et l'élégance de sa toilette, lui avaient fait des avances intéressantes. Elle en avait accepté quelques-unes sans s'engager en rien, puis un à un, avait semé délicatement ces soupirants sans importance. Depuis une couple d'années, cependant, on disait qu'elle avait un ami qui la fréquentait assidûment et auquel elle semblait s'être attachée plus qu'aux autres. Voilà tout ce que savait Lucien en débarquant à Boston par ce matin neigeux de décembre. De concert avec son patron et associé, il avait résolu de prendre une quinzaine de vacances, durant cette période des fêtes où les affaires chôment comme les gens et, pour

voir un peu de pays, il allait se diriger vers New-York et Washington, lorsque, au dernier instant, il avait modifié un peu son itinéraire et piqué tout droit à Boston où il comptait passer la Noël tout en rendant visite à Alberte, histoire de donner un semblant de but à son voyage.

Dans le taxi qui l'amenait à l'hôtel select, sur Boylston Street, où il avait retenu ses appartements, il avait repassé rapidement dans sa pensée ce que nous venons de raconter de sa vie et de celle d'Alberte jusqu'à ce jour. Un butler, en ouvrant cérémonieusement la porte de l'auto le ramena au sens de la réalité. Il paya le chauffeur, s'inscrivit au registre et se laissa installer dans la chambre spacieuse qu'on lui avait réservée.

Après avoir pris un peu de repos et consulté le plan de la ville qu'il avait apporté, il s'en alla faire un tour de reconnaissance. La neige ne tombait presque plus et l'on sentait que le soleil finirait bientôt par percer les nuages gris qui pâlassaient déjà et commençaient à se déchirer. Il s'en alla flâner sur le parc du Commonwealth, immense et bien dessiné, au fond duquel le Capitole dresse sa coupole dorée de Château de féerie ; il s'engagea dans Tremont Street, examinant les hôtels fashionables, les restaurants de luxe et les magnifiques théâtres qui y abondent ; puis, obliquant à gauche, sans trop s'inquiéter du chemin, il déboucha sur Washington Street, la rue du tapage, des grands magasins, des petites boutiques, où les chars élevés font grouler le ciel sur votre tête, cependant que les camelots de toutes sortes et les vendeurs ambulants s'égoïssent à attirer l'attention de la multitude des passants.

Comme il hésitait un peu, cherchant le chemin qui devait le ramener à l'hôtel, sa pensée, sans qu'il sût trop pourquoi, se dirigea avec une certaine inquiétude vers Alberte qu'il savait proche et il se demanda comment il allait la retrouver après cinq années d'absence. Serait-elle contente de le revoir ? Quel accueil lui réserverait-elle : joyeux, indifférent, ennuyé peut-être, puisqu'elle avait maintenant un ami, et un ami sérieux, assurait-on ? Il n'en savait rien et cela l'inquiétait un peu. Il se sentait si étranger, lui qui vivait depuis des années dans l'ardente ivresse des affaires et de la finance, à toutes les délicatesses compliquées du sentiment, à tous les raffinements de la tendresse et même de la simple affection.

Et, à la veille de renouer connaissance, si l'on peut dire, avec la seule femme à laquelle il avait jamais songé, cela lui causait une impression bizarre qui lui plaisait et l'irritait tout à la fois.

Ce qui l'embarrassait surtout c'était la manière dont il convenait de rejoindre Alberte. La préviendrait-il par téléphone, se rendrait-il à son appartement dont il s'était procuré l'adresse ? Il hésitait. En homme averti, il choisit une troisième solution et décida d'aller la rencontrer, à la fin de l'après-midi, à la sortie des ateliers.

* * *

Cinq heures. Le soir est tombé, un soir cru, humide, qui vous glace, comme il y en a tant en Nouvelle-Angleterre et particulièrement au bord de l'océan.

Lucien fait les cent pas devant l'immeuble sombre, maussade, ancien où la "Ladies Artistic Wear" a ses ateliers. Après avoir couru à travers Boston toute l'après-midi, musant au hasard, s'intéressant aux divers aspects antiques, traditionnels, cossus, de la cité universitaire, il s'est fait conduire en taxi dans le bas de la ville en face de la manufacture où travaille Alberte et il attend sa sortie avec anxiété. Une sonnerie retentit, la porte à tambour roulant se met en branle et les premières ouvrières paraissent. Des filles et des femmes de toutes les grandeurs, de tous les âges, de toutes les apparences. Des physionomies ravagées, des figures vieillies, moroses, inexpressives, mais aussi de gentils minois, mutins, chiffonnés, charmants. Des manteaux usagés, aux couleurs fanées, mais aussi des pelisses coquettes et de soyeuses fourrures.

Maintenant le flot déferle, la porte roule sans interruption et c'est un murmure de voix parlant sur tous les tons, une fusée de rires qui donnent toutes les notes et un piétinement où passent toutes les cadences. Lucien attend, il sait qu'Alberte sera l'une des dernières sinon la dernière. Peu à peu l'affluence diminue. Les ouvrières ne sortent plus qu'une à une ; enfin suivant une personne d'âge mûr qui

disparaît en lui souhaitant respectueusement le bonsoir, voici Alberte. Avec sa toque de fourrure, son manteau de loutre, Lucien la trouve si chic qu'il en est presque intimidé, hésite un instant à l'aborder, si bien qu'elle l'aperçoit elle-même au moment où il se décide à traverser la rue pour aller lui serrer la main.

— Comment, vous Lucien, mais est-ce bien vous ?

— Je le pense, Alberte, puisque vous le dites, car autrement je ne saurais plus si c'est moi et même je me demanderais si c'est vous !

Et ils échantent une longue et chaleureuse poignée de mains, cependant qu'ils se demandent mutuellement des nouvelles de leur santé et s'informent de leurs familles. Puis, simplement, elle passe son bras sous le sien, et ils s'en vont tous les deux, le long de la rue étroite, suivant les dernières ouvrières qui se retournent pour remercier un peu le gentleman qui accompagne ce soir la surintendante.

Lucien suit Alberte sans lui demander où elle va. Ils marchent jusqu'à une station du subway où il faut descendre. — Vous venez me reconduire, dit Alberte, ça ne vous dérange pas ? — Je n'ai rien à faire autre chose qu'à vous suivre. Je ne suis d'ailleurs passé par Boston que pour vous voir. Quand vous en aurez assez, faites-moi signe et je continuerai ma route. Voulez-vous que je vous reconduise immédiatement à North Station ? C'est à deux pas, vous savez. — Ils sourient tous les deux en s'engouffrant dans le souterrain.

A ce moment, dans un tapage assourdissant, le train du subway entre en gare. Ils y sautent et les voilà partis pour le nord de la ville où ils arrivent au bout d'un quart d'heure environ. Cinq minutes de marche et ils sont rendus au confortable appartement qu'Alberte occupe dans un immeuble de rapport, sur une rue large et calme, dans un quartier résidentiel. Elle l'invite à enlever son paletot, se met elle-même à son aise, et ils continuent la causerie commencée, parlant de tout et de tous, disant des riens qui leur paraissent tout à coup extrêmement intéressants, et se figurant presque qu'ils se sont quittés la veille, qu'ils n'ont pas cessé de se voir et de causer amicalement comme autrefois.

— Vous soupez avec moi, dit Alberte. — Lucien veut s'excuser : — Je vais vous déranger, vous devez être engagée ce soir. Votre ami vient sans doute, et je ne veux pour rien au monde vous faire manquer votre soirée. — Alberte lui répond : Voulez-vous que je vous dispute comme autrefois quand vous me trouviez si mauvaise ? — Elle le menace du doigt tout en fronçant comiquement les sourcils. — Mon ami ne vient pas ce soir et d'ailleurs, je suis libre de recevoir qui je veux, surtout les gens qui font semblant de déranger un voyage pour venir me rendre visite. — Lucien sourit sans trop savoir quoi répondre. D'ailleurs il n'en a pas le temps. Alberte s'occupe, elle dresse la table, très joliment ma foi, y sème en un clin d'œil du verre taillé et de l'argenterie, pose un bouquet au milieu et en un rien de temps arrive le souper qu'elle a commandé, par téléphone, au restaurant voisin, comme elle fait tous les jours. Seulement, ce soir, il y a deux portions. La différence est petite, mais, à bien y penser, elle est grande.

Ils mangent lentement, causent bien plus longuement encore et la soirée se passe comme un rêve à deviser beaucoup du passé, assez du présent et un peu de l'avenir. A onze heures, Lucien quitte Alberte et se fait reconduire en taxi à son hôtel, après qu'ils ont pris rendez-vous pour le lendemain soir. — Nous irons ensemble, lui a-t-elle dit, à la messe de Minuit, dans la petite église de Sainte-Marie, en plein quartier ouvrier. Vous verrez comme c'est dévotieux, cela ressemble à chez nous. Soit, mais ensuite, dit Lucien, vous réveillonnerez avec moi, au Brunswick, dans l'*Egyptian Room*, et nous continuerons la conversation de ce soir. Nous avons, il me semble, encore tant de choses à nous dire.

* * *

Lucien et Alberte s'en reviennent doucement de la messe de minuit. Ils ont décidé de rentrer à pied à l'hôtel, car il fait un temps idéal. La lune sourit dans le firmament sans nuage que des millions d'étoiles décorent de guirlandes lumineuses en l'honneur de la naissance du Sauveur. Ils causent de la cérémonie à laquelle ils viennent d'assister dans la petite église irlandaise, pauvre mais pieuse, illuminée jusqu'au faite, embuée d'encens au parfum assoupissant, où se pressait une foule d'artisans endimanchés, entourés de leurs familles nombreuses et recueillies.

Tous ces braves gens, à la ferveur naïve comme leurs âmes, les ont émus par la beauté de leur tenue et la sincérité de leur dévotion tout le long de l'office. Au milieu de ce peuple d'ouvriers aux mains calleuses, aux visages ridés par le travail ardu et les soucis constants, de robustes ménagères à l'allure lourde, aux formes campagnardes décelant l'habitude des travaux pénibles, ils se sont retrouvés pour quelque temps à l'époque de leur enfance et ont revécus les émotions sublimes des messes de minuit entendues autrefois. Ils se sont revus tous les deux, elle fillette gauche, emmitoufflée de façon grotesque dans une surabondance de vêtements épais, lui, garçonnet trop grand pour son âge, les cheveux mal peignés, les yeux luisants comme des charbons ardents, avec un gilet d'étoffe trop long et trop court à la fois, ils se sont revus à la place qu'ils occupaient à l'église du village, dans le banc familial. Malgré la langue étrangère et les figures inconnues, ils ont senti repasser en eux la flamme des ardeurs d'autrefois, l'élan des feveurs de jadis. Il leur a semblé entendre encore le vieux maître-chantre de la paroisse lancer à plein gosier, de sa voix un peu chevrotante mais toujours juste, les airs de Noël sur les fidèles prosternés.

Ils sont même allés, à l'issue de la messe, s'agenouiller devant la crèche ruisselante de dorures où les anges de marbre et les animaux de papier mâché environnent le Sauveur, et ils ont prié, croyant voir surgir à chaque instant la silhouette du bon vieux curé de leur première communion, venant se pencher sur les détails de l'œuvre soigneusement préparée pour vérifier si tout est bien dans l'ordre et rectifier d'un doigt expérimenté une tenture qui tombe mal, déplacer un lampion maladroitement placé. Et par la rue quasi-déserte où ils s'en vont maintenant, dans le large chemin dessiné par le glorieux clair de lune, ils ne parlent pas beaucoup, croyant se diriger tout au bout du village silencieux, vers la maison paternelle où les attend un réveillon succulent, composé de ces mets canadiens dont le secret savoureux est maintenant perdu, hélas ! dans trop de foyers, et n'y sera jamais retrouvé.

Enfin, ils débouchent sur le boulevard et aperçoivent la façade de l'hôtel brillamment illuminé où stationne une longue file de voitures de maîtres et de taxis. Lucien avait retenu, dans la journée, une table dans un endroit discret de la salle d'où l'on peut suivre la fête, tout en conversant à son gré, sans crainte d'être entendu. Ils vont déposer leurs habits au vestiaire, puis ils suivent le maître-d'hôtel qui les conduit cérémonieusement à leur table, située dans une encoignure, tout au bout de la salle.

Il ne leur reste plus rien, a coup sûr, de l'apparence fruste et de l'allure gauche de leurs premières années, car ils ont vraiment grand air, lui dans son smoking à la dernière mode, elle dans sa robe montante, couleur blé mûr, une nouveauté que sa maison va prochainement lancer sur le marché et à laquelle elle fait une réclame précoce en la portant avec une grâce souveraine.

Les voilà maintenant installés. Ils ont ordonné leur menu. Le domestique de grand style commence à les servir. Déjà ils attaquent d'une cuillère exercée le cocktail au pamplemousse.

— Vous ne savez pas, Lucien, comme je suis heureuse ce soir. Que vous avez donc été bien inspiré de venir passer Noël avec moi ! Jamais je ne pourrai vous dire combien vous m'avez fait plaisir.

— Alberte, vous me le dites par votre sourire bien mieux que toutes les phrases du monde pourraient me l'exprimer. Il me semble que toute ma vacance se résume dans les heures que je vis depuis hier et je me demande, par instants, ce que je vais bien aller faire à New-York et à Washington, ces deux cités merveilleuses que j'avais tant hâte de visiter ?

Que disent-ils ensuite ? Jusqu'à quelle heure leur conversation se prolonge-t-elle ? et comment finit ce réveillon ? Peut-être serait-il intéressant de le savoir, mais malheureusement, à cet instant, l'orchestre, caché dans une loge rendue presque invisible par les fleurs de toutes sortes qui l'encadrent, a lancé les premières notes du dernier fox-trot à la mode. Les couples se sont mis à tourbillonner éperdument à travers la salle, cependant qu'un éclairage habilement agencé rythme en ondes lumineuses, diversement colorées, leur mélodieuse promenade. Sans doute, le waiter a-t-il surpris quelque confiance, entendu quelqu'aveu ? C'est fort possible, mais, discret comme ils le sont tous, je crains beaucoup qu'il n'en dise jamais rien.

Aimé PLAMONDON.

CHEZ LES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES ET CHEZ LES AMIS DU "TERROIR"

par Maxime LeDOYEN.

Nous saluons avec plaisir ceux qui, tout récemment, au cours du dernier mois, ont renouvelé par leur contribution annuelle leur adhésion sympathique et coopérante au programme et aux activités de la Société : Monsieur Ferdinand Roy, avocat, C. R., M. Alexandre Fraser, ingénieur civil, M. L.-P. Turgeon, négociant, M. l'abbé Ivanhoë Caron, archiviste, M. Hector Faber, maître-imprimeur, M. Eudore Caron, administrateur du *Terroir*, M. Aimé Plamondon, notaire, M. J.-Arthur Pâquet, comptable, M. Narcisse Savoie, ingénieur-agronome, M. René Lemoine, négociant, M. Joseph Desjardins, bibliothécaire, M. J.-Auguste Galibois, journaliste, M. le notaire Philippe Angers, (Beauceville), M. Antonio Langlais, avocat, M. Henri Bray, courtier, M. J.-A. Fournier, courtier, M. Arthur Lachance, J. P. Garneau, libraire, Jos. Lévesque, voyageur de commerce.

* * *

M. Narcisse Savoie, ingénieur agronome, secrétaire au Ministère provincial d'Agriculture, Québec, s'est fait récemment, au Club Rotary à Québec, un champion de la pomme, à l'occasion de "La semaine des Pommes".

"Les statistiques démontrent, a-t-il dit, que nous ne produisons pas assez de pommes dans la province de Québec pour alimenter notre population. La ville de Montréal à elle seule consomme chaque année environ 1,000 chars de pommes et sur ce nombre nous n'en fournissons que soit 2.7 p. c. En 1925, nous avons importé, dans la province de Québec, 50,503 barils de pommes d'une valeur de \$240,902. La production totale de la province en 1924, s'élevait à 169,500 barils d'une valeur de \$766,500, alors que celle de la Nouvelle-Ecosse, province beaucoup plus petite, était de 1,274,742 barils, d'une valeur de \$6,118,761 pour la même année. C'est cependant la Colombie Anglaise qui tient la tête de toutes les provinces du Dominion. Sa production de 1924 fut de 2,590,000 barils d'une valeur de \$6,522,700."

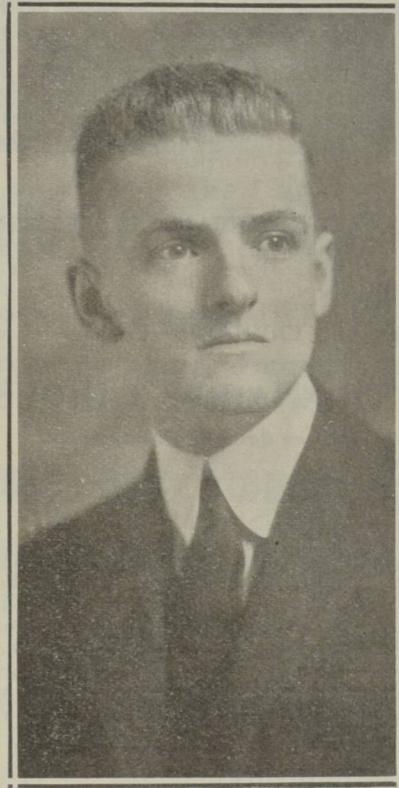
Notre ami, après avoir donné quelques explications sur le grand nombre de nos variétés (242 !) de pommes, a réclamé une production plus abondante et a recommandé, en "bon père de famille" comme il est, ce qui suit : "Ayez toujours des pommes chez vous et habituez vos enfants à en manger. C'est un des meilleurs préventifs contre les infirmités de l'âge mûr et de la vieillesse".

* * *

Nous soulignons avec plaisir les succès de M. Alphonse Pouliot, avocat, qui a décroché le diplôme de docteur en droit de l'Université Laval. Il a soutenu brillamment, une thèse sur la "nullité de la vente de la chose d'autrui," "envisagée au point de vue des parties au contrat et des tiers." Nous l'en félicitons et lui souhaitons comme couronnement de cette soutenance une "chaire professorale."

* * *

Nous lisons dans la chronique financière d'un quotidien : "L'honorable Cyrille F. Delage, surintendant de l'Instruction publique, a été élu commissaire-censeur de la Banque Provinciale du Canada."



Monsieur Dumoulin.

M. Jacques Dumoulin, avocat, a inauguré pour l'année 1926-27 la série des conférences publiques de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et s'en est acquitté à tous égards avec une réelle maîtrise, ce qui confirme sa réputation d'être un homme remarquable de talents littéraires et oratoires.

M. Raoul Dionne a fait, à cette occasion, ses débuts de présidence publique. Il a apporté à cette fonction délicate ses remarquables qualités natives et acquises qui le distinguent, et pour coopérer à ce succès, sous les auspices de l'honorable Lucien Cannon, solliciteur-général, il avait obtenu le concours de Mademoiselle Marguerite Beaudry, fille de M. et Mme Maurice Beaudry, qui accompagnée au pianopar Madame Berthe Roy, a exécuté devant un auditoire charmé quelques morceaux de chant. Mademoiselle Colette Gaudry, pour terminer la séance, a donné quelques morceaux de piano.

Le Terroir, sans doute, reproduira bientôt quelques extraits parmi les plus pittoresques, de la conférence de M. Dumoulin.

* * *

M. J.-A. Fournier, gérant du Prêt Municipal, a fait devant les membres du Club Rotary une causerie sur les "obligations et les placements." Elle fut en tout point intéressante, cette dissertation faite par un homme d'expérience comme Monsieur Fournier,

Maxime LeDoyen.

DE MAGNIFIQUES CADEAUX
D'ÉTRENNES

Nouveauté :

HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES

en trois volumes, depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'après-guerre. Récemment achevé avec le plus grand succès, ce grand ouvrage est absolument supérieur à tous les ouvrages publiés dans ce genre, par la largeur du plan, l'intérêt et la véritable nouveauté de la rédaction, due à la collaboration de cinquante spécialistes, et par la richesse et la beauté de l'illustration. Trois splendides volumes (collection in-4o Larousse, 32 x 25), 2,027 gravures, 11 planches en couleurs, 5 planches en noir, 74 cartes en noir et en couleurs. Relié demi-chagr. (Prix de faveur jusqu'au 15 janvier)..... \$33.75

DANS LA MÊME COLLECTION

LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE, par J. Bédier, de l'Académie Française, et P. Hazard, professeur au Collège de France. Deux splendides volumes, reliés demi-chagr. \$16.75
LE MUSÉE D'ART. En deux vol., relié d.-chagr. \$16.50
PARIS ET SES ENVIRONS. Un vol., rel. demi-chagr. \$9.50

DICTIONNAIRES LAROUSSE

célèbres dans le monde entier

Nouveauté :

LAROUSSE MÉNAGER

Dictionnaire illustré de la vie domestique. Tout ce qu'on a intérêt à connaître aujourd'hui sur la cuisine, l'entretien, l'aménagement et la décoration de la maison, l'hygiène, les soins à donner aux enfants, le jardinage, la couture, les travaux de dames, les travaux d'amateurs, etc. Superbe vol. (20 x 27), plus de 1,200 pages, 2,500 gravures, 21 planches en couleurs, 24 planches en noir. Prix de faveur jusqu'au 15 janvier. Rel. demi-chagr. \$12.50

PARU PRÉCÉDEMMENT

LAROUSSE UNIVERSEL, en deux vol. La plus nouvelle des encyclopédies d'après-guerre. Relié demi-chagr. \$ 20.00
NOUVEAU PETIT LAROUSSE. Relié toile. . . \$ 2.25
LAROUSSE MÉDICAL ILLUSTRÉ. Le seul vraiment complet, pratique et sérieux. Relié demi-chagr. \$10.75

POUR LA JEUNESSE

L'ÂGE HEUREUX. Journal pour la jeunesse de 10 à 15 ans, garçons et filles. Tomes I et II (1er et 2e semestres 1925) Tome III (1er semestre 1926). De merveilleux recueils de lectures saines, attrayantes et joliment illustrées. Chaque volume (8 x 25), relié toile pleine, titre or. \$1.50
ALBUMS ILLUSTRÉS EN COULEURS. Toute la fantaisie des vieux conteurs rajeunie par d'exquises compositions en couleurs. 10 albums : **Le Chat Botté**, **Peau d'Ane**, **Baron de Crac**, **Les plus belles chansons de France**, etc. Chaque album. 0.60
CONTES ET GESTES HÉROÏQUES. La plus littéraire, la mieux illustrée, la moins chère des collections pour la jeunesse. 11 volumes. **Roland le vaillant paladin**, **Ogier le Dancis**, **Huon de Bordeaux**, **Le Retour d'Ulysse** (Odysée), **Les Enfants de Lara** (Légendes d'Espagne), **Jeanne la bonne Lorraine**, **Rabelais pour la jeunesse** (3 vol.) Chaque vol. cart. \$1.00

LAROUSSE - PARIS

En vente chez tous les libraires du Canada

BIBLIOGRAPHIE

La Mère Marie de l'Incarnation

Une entrevue avec le R. P. Dom Jemet
de l'abbaye de Solesmes.

Rien ne s'est opéré, pourrions-nous dire, dans l'histoire générale de l'Église sans l'intervention de la femme. Elle apparaît à l'origine de toutes les sociétés chrétiennes et elle exerce une puissance qui était inconnue aux âges païens. C'est que nulle part sur la terre, l'amour ne jaillit avec tant d'abondance que du cœur de la femme et toute œuvre de rédemption et d'apostolat est amour. Qui dira jamais le secret de la grandeur et de la puissance de la femme chrétienne ! Parfois, aux jours suprêmes, la femme apparaît au premier rang pour le salut des peuples. Elle s'appellera Geneviève de Paris, Blanche de Castille, Clothilde, Jeanne d'Arc.

Au bord du berceau du peuple canadien, s'incline un cercle de vierges et d'héroïnes qui saluent avec Bossuet la "Thérèse de la Nouvelle-France" qui est la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation...

Et c'est ainsi que la salue le Rév. Père Don Jemet, Bénédictin de l'Abbaye de Solesme, qui est dans notre "pays de Québec" depuis au delà de cinq mois, spécialement dans l'intention d'étudier les documents que nous possédons sur Marie de l'Incarnation, afin d'en faire une histoire définitive.

Le Père Jemet est à la veille de son départ. Il a travaillé rude pendant son séjour ici et il a fait des trouvailles précieuses dans les archives des couvents des Ursulines de Québec et de Trois-Rivières, à Montréal, à Ottawa, et aussi dans la bibliothèque du Séminaire de Québec.

Nous voulons, avant son départ, le distraire de ses grands et pieux travaux en allant causer, un instant, avec lui de la première supérieure des Ursulines en la Nouvelle-France. Et nous voilà, cet après-midi, dans la salle d'un tout petit parloir de l'Archevêché de Québec. Nous avons devant nous le classique moine de Solesme et nous pensons au fameux ouvrage du comte de Montalembert ; c'est le Bénédictin aux yeux rêveurs et comme éternellement baissés sur les textes à déchiffrer, les mains nerveuses à force de parcourir du doigt les hiéroglyphes des écritures anciennes et effacées ; il est tout menu dans sa bure couleur café...

"Marie de l'Incarnation", nous dit-il avec amour, "sans exagération, est la plus grande contemplative du XVIIème siècle ; il n'en est pas d'autres qui soient plus admirables. Elle brille au premier plan de ce drame que constitue l'histoire du Canada. Ses lettres nous fournissent l'une des sources les plus précieuses qui existent dans les archives canadiennes pour y puiser les éléments d'étude de l'histoire de votre pays. On le reconnaît aujourd'hui, dans les plus hautes sphères intellectuelles ; c'est admis à la Sorbonne même..."

"Aussi, Marie de l'Incarnation doit-elle sortir de l'ombre où elle a été trop longtemps cachée pour prendre une première place dans l'histoire du Canada ; elle est loin d'être assez connue ici ; on l'ignore trop en France.

— Mais quelles seraient les raisons, Père, de ce fait que vous déplorez si justement, d'ailleurs ?...

— Ici, oh ! les raisons sont multiples. Les héros sont nombreux aux origines de votre histoire. Quelques-uns doivent longtemps dormir dans l'ombre ; on n'a pas le temps de les connaître et de les étudier tous à la fois. Et puis, il y a eu le changement de régime ; il y a eu les luttes, par l'épée, par la parole et par la plume. On a dû nécessairement négliger l'étude attentive des grandes figures qui doivent dominer...

Mais, heureusement, ici comme en France, l'on se reprend ; on cherche à prendre contact avec les origines coloniales... et, infailliblement l'on a découvert que l'une des grandes figures qui dominent les origines de la Nouvelle-France, c'est celle de Marie de l'Incarnation.

— L'un des vôtres, M. le juge Taschereau, naguère, l'a dit avec raison : " Parmi les femmes héroïques qui sont venues évangéliser notre pays, la Mère Marie de l'Incarnation est la première en date et en génie... "

— Oui, elle a été la mère de votre patrie.

— Elle arrive, d'abord, ici, le front déjà auréolé du sacrifice incomparable qu'elle a dû faire, pour venir au Canada : celui de se séparer de son cher fils ; et ce seul sacrifice en fait comme une des figures les plus cornéliennes de son époque. Elle en a été récompensée, il est vrai, et son fils également qui a brillé avec tant d'éclat dans notre Ordre...

— En entreprenant cette histoire générale de Marie de l'Incarnation, nous voulons que cette dernière devienne la figure spirituelle dominante de l'épopée canadienne. Cette histoire montrera quelle charité, quel amour du sacrifice, et de l'immolation, quelle énergie morale, quelle persévérance il a fallu à une femme pour consumer sa vie sous un ciel hostile et amener des peuplades féroces aux pieds de Jésus-Christ, enchaînés par les liens de l'amour divin...

— Existait-il encore des pièces nouvelles dans les archives sur Marie de l'Incarnation ? Tout a-t-il été dit, par exemple, dans l'admirable ouvrage de Dom Claude Martin, et dans les autres, celui de l'abbé H.-R. Casgrain, du Père Charlevoix ?...

— On peut encore découvrir, nous répond le père Jamet, et l'on découvre, en fait, des pièces antérieures à l'histoire de Dom Claude Martin. C'est ainsi que l'on a trouvé, dans les archives de Trois-Rivières, un texte précieux qui a l'avantage de nous donner exactement la pensée et le style de Marie de l'Incarnation ; et ce manuscrit possède même ce double avantage : celui de nous faire voir que le fils de notre sainte héroïne, Dom Claude Martin, a reproduit, même en modifiant quelque peu les textes, la pensée fidèle de sa mère...

— Et ce Dom Claude Martin ? ne pouvons-nous nous empêcher d'interroger.

— Le fils de Marie de l'Incarnation, nous répond aussitôt le Père Jamet, pendant ses cinquante-deux ans de vie religieuse, fut quarante-deux ans supérieur, dix-sept ans assistant-général et ce qui l'a empêché de devenir supérieur général des Bénédictins, ce fut le veto du Roi Louis XIV.

— Mais comment ?...

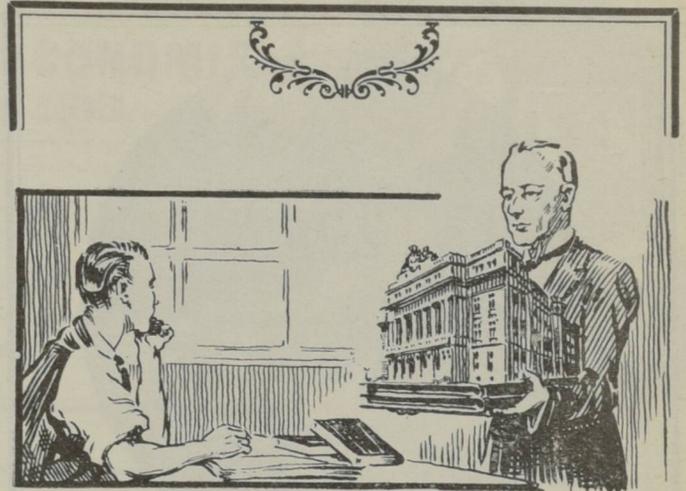
— Une affaire de jansénisme probablement... Dom Claude Martin a sauvé la Congrégation de Saint-Maur dans une dispute où il n'eut pas l'heur de plaier au Roi... Il jouissait dans la Congrégation d'un très grand prestige au point de vue littéraire et au point de vue spirituel. Il a joué un grand rôle dans cette Congrégation.

— Mais quelles raisons ont motivé les Bénédictins de Solesme à écrire et à publier la vie et l'œuvre complète de la Mère Marie de l'Incarnation ?

— La Congrégation de Solesme à laquelle j'appartiens est, par son bref d'élection, l'héritière de celle de Saint-Maur. Pour ma part, j'ai étudié et je travaille dans le monastère même qu'a habité Marie de l'Incarnation. On comprend alors, n'est-ce pas ?...

— Et cette œuvre elle-même, mon Père, que vous préparez avec tant de soins et de soucis ?...

— Elle comprendra, en tout, sept volumes : cinq volumes des écrits et des relations de notre héroïne et deux volumes pour sa nouvelle et complète biographie. Le projet de cette édition a reçu déjà les plus encourageantes sympathies ; sa réalisation, nous osons l'espérer, au double point de vue spirituel et historique, sera digne du Canada.



“L'ECOLE CHEZ SOI”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -:- -:-

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

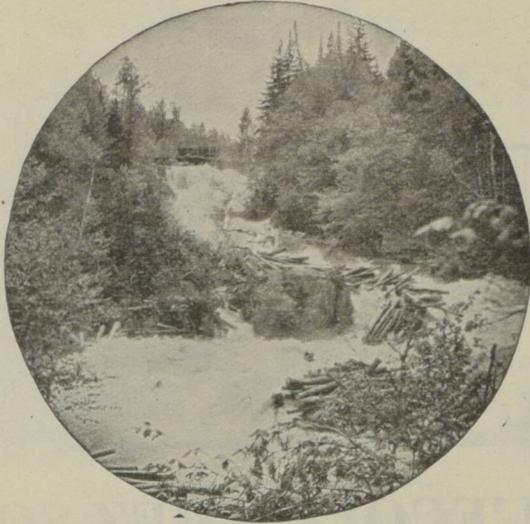
Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure "L'ECOLE CHEZ-SOI" que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'Anglais Commercial Le droit commercial

Nom Occupation.....

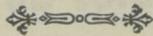
Adresse.....
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, :- :- :- :-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

— A quand la publication? . . . C'est une œuvre de Bénédictin, sans doute. . .

— Oui, mais tout arrivera à son heure. En tout cas, je souhaite que le Canada fasse à cette œuvre un bon accueil afin que la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation puisse prendre, enfin, la place qu'elle doit justement occuper dans le Panthéon canadien. Le gouvernement de votre province nous a promis son encouragement et j'en suis heureux. Le prix de la série de notre œuvre sera relativement modique et je suis sûr que tout le Canada Français tiendra à remplir comme un devoir de reconnaissance en étudiant avec nous la vie de la "mère de la patrie canadienne".

Et c'est sur ces mots que nous quitte le père Jamet qui, dans quelques jours, va nous laisser, mais avec regret, ne cesse-t-il de nous le dire, pour retourner dans son beau pays de la Touraine et dans le silence de son historique Abbaye.

Damase POTVIN.

"COMME L'OISEAU"

UN NOUVEAU RECUEIL DE VERS DE Mlle ALICE BERNIER

Comme l'oiseau aime à chanter, le poète aime à moduler les thèmes de sa pensée, de ses réflexions et de ses sentiments, sur un rythme qui berce l'esprit et qui charme le cœur.

C'est pourquoi le dernier livre de Mlle Jovette-Alice Bernier s'intitule *Comme l'oiseau*. C'est le livre d'un poète.

Jovette avait donné à notre littérature un premier recueil de poèmes, où vibrat sa jeunesse impressionnable et perceait l'originalité de son caractère. Tantôt gaie, tantôt mélancolique, la jeune poétesse nous apparut douée d'une nature riche et diverse, et sa lyre préludait déjà aux grandes élévations puis aux plus poignantes détresses.

Les nouvelles poésies de Mlle Bernier sont d'autres "roulades", mélodies en mineur, trilles mouillés de larmes matinales, de rosée plutôt que de brumes, et que le soleil de midi condensera en nuages roses et légers, en haut du ciel profond, comme des souvenirs flottants qu'on ne cherche même pas à retenir.

Comme l'oiseau est un joli recueil, dont la toilette et l'arrangement typographiques plaisent à l'œil par leur nouveauté et leur bon goût. Toutefois nous ne souhaitons pas que cette disposition nouvelle des vers soit mise à la mode communément. Et l'on se demande pourquoi l'auteur a omis de son livre le menu obligatoire et classique de l'index ou sommaire.

Ce deuxième recueil de Mlle Bernier contient de fort belles pages, qui plairont aux esprits les plus exigeants. L'élan poétique n'est pas toujours soutenu, mais il n'est pas un seul poème qui ne comporte quelques jolies pensées agréablement exprimées. L'inspiration est peut-être trop uniforme et le ton monotone, si l'on entreprend une lecture suivie du volume. Les mêmes idées reviennent souvent et le vocabulaire limité accuse un manque d'étude et de lectures.

Pour goûter la poésie de Jovette, il faut ouvrir le livre au hasard, et le refermer après quelques pages, pour ne le rouvrir que plus tard. C'est peut-être en conscience de ce soin que l'auteur n'a donné aucune division à son ouvrage!

Mlle Bernier, qui est journaliste et qui rencontre, comme telle, bien des sujets d'inspiration pour son talent, et d'observation pour son humour, mettra dans son prochain recueil plus de gaieté et d'analyse extérieure. Et la grande nature au milieu de laquelle cette poétesse est née, où elle passe de douces et reconfortantes heures de repos, lui chantera au cœur des refrains que la lyre canadienne doit rendre, avec ferveur, pour qu'on aime davantage l'existence et la terre sous le beau ciel de notre patrie.

Alphonse DÉSILETS.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Des Rentes pour Tous

Vous n'êtes pas rentier?
C'est votre faute!

Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada" vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

Les Prévoyants du Canada

56 rue St-Pierre,
QUEBEC.

TÉL. 2-0688

LA CAISSE D'ÉCONOMIE de NOTRE-DAME de QUEBEC.

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC.

Dr G. Antoine Grondin

135, RUE STE-ANNE SPECIALISTE TEL. 2-6689

Spécialité Electrothérapie. Rayons ultra violets, haute fréquence, etc
Maladies de l'appareil digestif : ulcères, dyspepsies, jaunisse, etc.
Maladies de l'intestin : constipation chronique, hémorroïdes, etc
Maladies de la nutrition : déoilité, rhumatismes, etc
Maladies de la circulation sanguine : anémies, tension artérielle
Maladies du système nerveux : paralysie, neurasthénie, insomnie, névralgies
Maladies de la peau : eczéma, dartres, tuberculoses, taches de vin, acné
Maladies des voies urinaires (non vénériennes) incontinence d'urine.
Maladies des femmes.
Maladies des poumons : tuberculose, bronchite chronique, asthme.
Maladies glandulaires : Goutte, glandes tuberculeuses.
Heures de Bureau : 9 à midi, 2 à 5 p. m. et sur rendez-vous.



La bouteille à lait moderne

Cream-Top
permet d'avoir
De la Crème

Comme on en désire.

Même prix que la bouteille de lait ordinaire.

Brookside Dairy Ltd

Chemin St-Louis

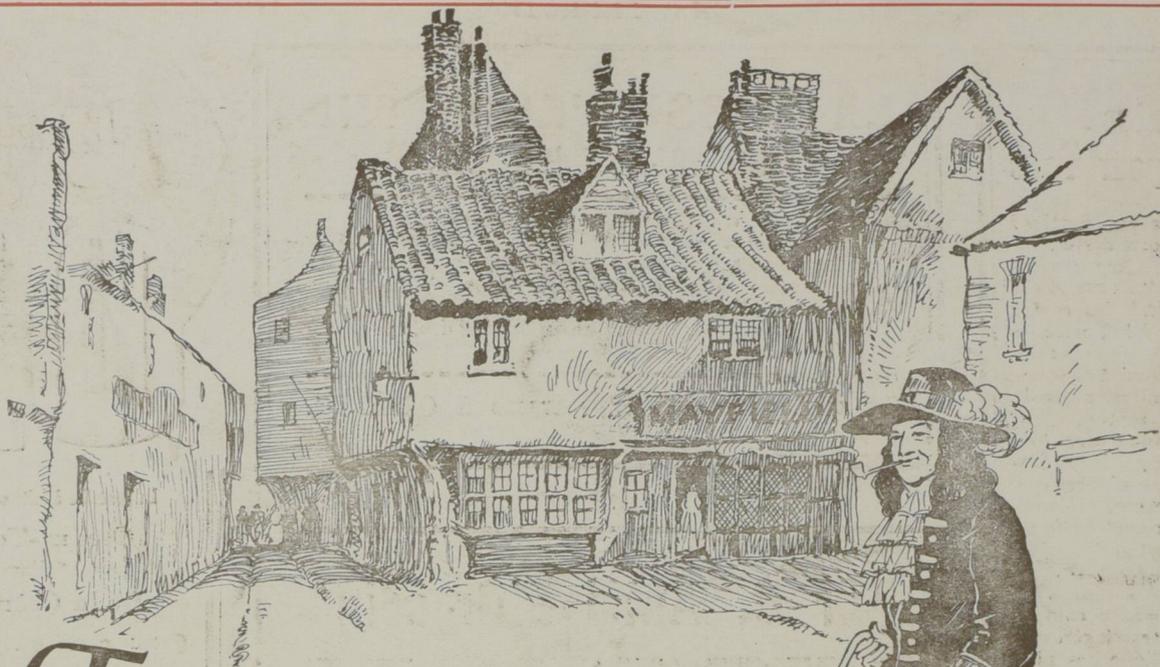
Tel, jour : 4240
Soir : 4226



PAYSAGE
ET SCÈNE
DU TERROIR.

... Sur la neige, en ski, sous les bois, avec le soleil, le plus réconfortant des compagnons.

(Courtoisie du Pacifique Canadien.)



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

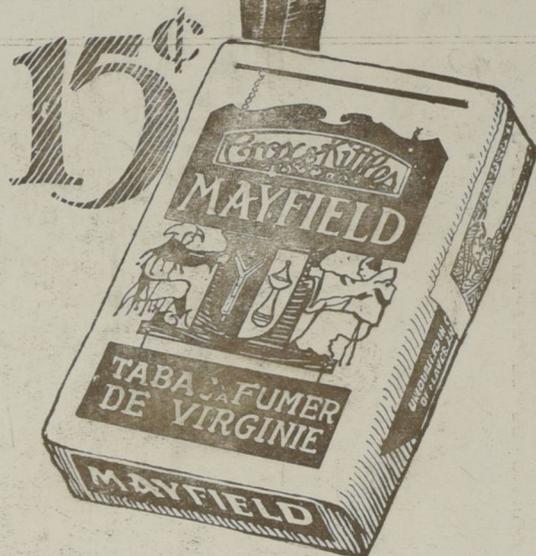
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer